

Chapitre IV

LE COMBAT DANS LA SOUFFRANCE

INTRODUCTION

Dans ces cours sur le combat spirituel dans la souffrance donnés à l'École Cathédrale, je me suis efforcé d'abord de mettre en évidence **le chemin de conversion (chap. II), de foi (chap. III), d'espérance¹ (chap. IV) et de charité (chap. V)** qui s'ouvre à l'homme dans la souffrance. C'est un chemin qui se creuse dans l'intime de l'être, dans le cœur, là où précisément « se forment » les vertus théologiques (cf. CEC 1968), au-delà donc des réactions psychiques. Il resterait à mieux articuler les deux que je ne l'ai fait, m'étant centré presque uniquement sur le développement de la vie spirituelle. Ayant mis ainsi en évidence comment Dieu veut se servir de la souffrance pour nous « sanctifier » (cf. Hb 12, 10), j'ai développé, dans le **chapitre V** consacré à la charité, la dimension non plus seulement sanctificatrice mais **rédemptrice** de la souffrance. Pouvoir offrir consciemment et librement au Père ce chemin d'abandon entre ses mains comme une véritable participation à l'offrande du Christ pour les pécheurs apparaît clairement ici comme l'achèvement de tout un long chemin. La lettre apostolique de Jean-Paul II *Salvifici doloris* est bien éclairante pour cela. **Le chapitre VI** est une ébauche de réflexion quant aux pièges et difficultés inhérentes à ce chemin notamment concernant « **l'amour de la Croix** », la mortification, l'héroïsme. Il y aurait notamment à insérer dans ce chapitre la question de la sublimation. Il y aurait aussi à développer **la place respective des trois sacrements « viatiques »** dans ce combat spirituel au milieu des épreuves : je n'ai pu que l'esquisser faute de temps. J'aurai aimé notamment reprendre ces trois sacrements sous ces quatre angles que constituent la conversion (ou correction), la foi, l'espérance et la charité.

J'attire votre attention sur le fait que j'ai repris au début (**chap. I**), au titre de préliminaires, la définition de la souffrance donnée par Jean-Paul : **souffrir signifie « éprouver un mal, quel qu'il soit »** (*Salvifici doloris*, 7), le mal étant la privation d'un bien si bien que le seul « mal absolu » est le péché qui nous prive de Dieu. La souffrance n'est donc pas identifiée au mal

¹ C'est surtout le thème de croissance de la foi dans les épreuves qui apparaît dans l'Écriture, mais l'espérance est aussi mise en évidence non seulement en Rm 5, 5, comme nous l'avons largement exploité, mais aussi, d'une manière plus discrète en Hb 6, 11.18. J'ai voulu traiter ces deux vertus théologiques distinctement l'une de l'autre en considérant la croissance de la foi dans l'expérience de la « faiblesse » d'une part et la croissance de l'espérance dans l'expérience de la « pauvreté » d'autre part, l'une et l'autre expérience étant inhérentes à la souffrance comme « épreuve ».

lui-même, ce qui permet à Jean-Paul II d'oser affirmer à la fin de sa longue méditation que **la souffrance « est un bien »** devant lequel l'Église s'incline avec vénération, dans toute la profondeur de sa foi en la Rédemption » (*Ibid.* 24) tout en soulignant « combien est essentiel (...) le fait de s'arrêter, à l'exemple du bon Samaritain, près de la souffrance de son prochain, d'avoir pitié d'elle, et enfin de la soulager » (*Ibid.* 30). Il m'a semblé, néanmoins, important de mettre en évidence la notion de « **souffrances inutiles** » dont j'ai repris l'expression à Marthe Robin, contenue implicitement dans la parole du Christ « À chaque jour suffit sa peine »². La souffrance est un bien en tant qu'elle est une épreuve que le Christ a assumée et ainsi « rachetée » comme le montre Jean-Paul II (*Ibid.* 19). Or, ayant été « éprouvé en tout comme nous à l'exception du péché » (cf. Hb 4, 15), le Christ n'a pas connu la « tristesse du monde » (cf. 2 C 7, 10) ou ces « tourments » (cf. 1 Tm 6, 10) que nous nous infligeons à nous-mêmes en nous enfermant dans la haine, la jalousie, le ressentiment, la culpabilité et aussi l'inquiétude. Cela rejoint la distinction entre « blessures saines » et « blessures infectées ». En ce sens-là, il me semble possible d'affirmer qu'il y a des souffrances « mauvaises », vis à vis desquelles il faut se garder d'utiliser le « langage de la Croix ». Il y aurait, évidemment, encore bien des précisions et distinctions fines à faire à ce sujet.

J'ai voulu achever ce petit exposé en reprenant **les appels prophétiques du Magistère** actuel (**chap VII**) : les temps sont mûrs pour que l'Église annonce, avec force et sans « rougir », ce que Jean-Paul II appelle « **l'Évangile de la Croix** »³. J'ai essayé à la fin, dans la lumière de cet Évangile de la Croix, de montrer l'actualité de **la dévotion au Cœur de Jésus** et d'un renouveau de **la vie eucharistique**. Il est intéressant aussi de voir comment c'est d'abord aux jeunes, qui « ressentent » tant de blessures dans leurs cœurs (cf. §2) et aux familles « menacées » et « agressées » (cf. §1), que Jean-Paul II a adressé cet Évangile « supérieur ». Il y aurait à réfléchir encore sur la manière d'annoncer cet Évangile d'une façon adaptée à chaque moment du chemin tel qu'il m'a semblé pouvoir le décrire dans ce travail...

I. VOIR LA SOUFFRANCE DANS LA LUMIÈRE DU CHRIST

1. Reprise introductive : Entrer progressivement dans un mystère de rédemption

Dans la première partie du cours, nous avons vu comment l'engrenage du péché était un engrenage de souffrance et de mort. En nous éloignant de Dieu et des exigences de l'Amour divin, **le péché détruit toujours quelque chose** en nous et autour de nous, à commencer par l'harmonie avec nous-mêmes, avec les autres et avec le monde⁴ et il est donc toujours source

² Autrement dit : « N'en rajoutez pas ! ».

³ C'est l'expression qu'il a utilisée dans ses discours les plus récents. Dans *Salvifici doloris*, il parle de « **l'Évangile de la souffrance** », mais l'expression « Évangile de la Croix » me semble plus heureuse, plus proche du « **langage de la Croix** » de saint Paul (cf. 1 Co 1, 18).

⁴ « **L'harmonie dans laquelle ils (Adam et Ève) étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite** ; la maîtrise des facultés spirituelles de l'âme sur le corps est brisée... (CEC, n° 400).

de souffrance. Il « enfante la mort » (Jc 1, 15). L'Écriture nous révèle qu'à l'origine Dieu n'a pas voulu la mort : « Ne recherchez pas la mort par les égarements de votre vie et n'attirez pas sur vous la ruine par les œuvres de vos mains. Car **Dieu n'a pas fait la mort** (...) il a tout créé pour l'être » (Sg 1, 12-13). Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait une image de sa propre nature ; c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde." (Sg 2, 23-24). Voulant nous rendre participants de sa vie d'amour, il a pris **le risque de nous créer libres**, c'est-à-dire capables de répondre à son appel « par libre choix et amour de préférence »⁵. La parabole du fils prodigue nous dit bien ce drame de la liberté humaine qui n'a pas su s'abandonner à l'amour de son Créateur et demeurer en lui. Elle nous dit aussi qu'il y a, au cœur même de la misère liée au péché, un chemin de retour vers l'intimité du Père, vers la vraie vie. Nous savons que le Christ est ce Chemin, qu'il a voulu **se servir de la souffrance elle-même** pour nous ouvrir la voie de salut. Il lui a donné un sens nouveau : la souffrance qui était liée au « péché qui est entré dans le monde » (Rm 5, 12), il l'a liée à l'amour : il en a fait un chemin d'amour et de l'amour le plus grand. **Il y a là un mystère qui traverse nos vies** et dans lequel il nous faut entrer progressivement si nous voulons sortir victorieux dans cette épreuve qu'est la souffrance.

Dans le cadre de notre cours sur le combat spirituel, nous aimerions voir plus précisément la manière dont nous pouvons nous laisser conduire par le Christ dans les souffrances de notre vie, **nous laisser pleinement « laver » par lui** (cf. Ap 7, 14). Nous voudrions, ensuite, comprendre ce que signifie « prendre sa croix et le suivre » dans son œuvre de rédemption : non seulement être sauvés, mais devenir sauveurs.

2. Apprendre à tirer profit de la souffrance dans un regard de sagesse

Nous sommes conscients que « la souffrance inspire le respect et, à sa manière, intimide » pour reprendre une expression de Jean-Paul II⁶. Nous sommes conscients aussi que **le sens chrétien de la souffrance a été souvent mal présenté et mal compris** et qu'il demeure quelque chose d'inaudible pour beaucoup, un « signe de contradiction (cf. Lc 2, 34), « scandale pour les juifs et folie pour les païens » (cf. 1 Co 1, 23). Nous voudrions néanmoins, à la suite de Jean-Paul II, nous appuyant sur l'autorité de son Magistère, proclamer, sans rien édulcorer, ce qu'il a appelé lui-même « **l'Évangile de la souffrance** ». En effet, « comment croire sans d'abord l'entendre ? » (Rm 10, 14). Ceux qui sont éprouvés ont le droit d'entendre cet Évangile, le « langage de la croix » (1 Co 1, 18), pour pouvoir faire d'une souffrance souvent humainement absurde un chemin d'amour et de vie pour l'éternité. **L'Église n'a pas le droit de se taire** même si beaucoup ne sont pas prêts à accueillir cette Bonne Nouvelle, tentés qu'ils sont de se replier sur eux-mêmes, dans le désespoir et la révolte contre Dieu⁷. Si la souffrance est le premier terrain sur lequel le Christ veut venir à la rencontre de l'homme et lui révéler la puissance de son amour sauveur, l'expérience montre qu'inversement il est **le**

⁵ CEC, n° 311.

⁶ Jean-Paul II, Lettre apostolique *Salvifici doloris*, n° 4.

⁷ CEC, n° 1501.

lieu des tentations les plus radicales comme d'ailleurs l'Écriture elle-même nous le révèle⁸. On peut embrasser amoureusement la Croix comme on peut « buter » (cf. 1 P 2, 8) dessus. Autrement dit, **la souffrance est le lieu d'un combat**, on peut même dire le premier lieu du combat spirituel pour chacun de nous.

Dans ce combat, nous devons **nous munir du « glaive de l'Esprit**, c'est-à-dire de la Parole de Dieu » (Ép 6, 17) qui, seule, peut nous faire comprendre et vivre nos souffrances dans la lumière du Christ Crucifié et Ressuscité. Pensons que la réussite de notre vie dépend surtout, en même temps que de notre vie de prière, de **la manière dont nous savons profiter ou non de nos épreuves** pour nous convertir et nous unir davantage au Christ. N'ayons pas peur de vivre et d'annoncer l'Évangile de la souffrance spécialement en ces temps où l'humanité, éprouvant douloureusement les conséquences de ses égarements, est tentée de se laisser entraîner sur un chemin de mort, faute de pouvoir entrer dans l'espérance que, par sa Croix, le Christ ouvre à tout homme qui souffre⁹.

3. De la distinction entre le mal et la souffrance : le drame de notre « insensibilité »

Le mal est la privation d'un bien. Dieu nous a créés pour que nous ayons « la vie et la vie en abondance », et l'homme fait l'expérience d'une limitation, d'une altération et même d'une destruction de cette vie. La souffrance ne peut se comprendre que sur fond d'un monde bon mais créé « en état de cheminement vers sa perfection ultime »¹⁰ et marqué par la puissance destructrice du péché. **L'homme souffre lorsqu'il éprouve un mal**¹¹. Autrement dit, nous souffrons lorsque nous éprouvons le manque d'un bien pour lequel nous sommes faits¹². La souffrance provient de la différence entre ce que nous vivons et ce que nous devrions vivre. Elle dépend aussi de la conscience qu'a l'homme du bien dont il est privé. Si nous voulons bien comprendre le sens de la souffrance dans la lumière du Christ, il faut prendre conscience que **le plus grand mal, c'est le mal du péché**. Il est un mal moral « **sans commune mesure plus grave que le mal physique** » (CEC, n° 311) parce qu'il nous prive du plus grand bien

⁸ Pensons aux tentations des Hébreux tout au long de cette grande épreuve qu'a été la traversée du désert. Rappelons-nous aussi la réaction de ceux qui, châtiés par Dieu, « loin de se repentir en rendant gloire à Dieu, blasphémèrent le nom de Dieu » (Ap 16, 9) sans oublier les paroles de la femme de Job : « Pourquoi persévérer dans ton intégrité ? Maudis donc Dieu et meurs ! » (Jb 2, 9).

⁹ Comme le souligne Jean-Paul II : « **L'Église, qui naît du mystère de la Croix du Christ, a le devoir de rechercher la rencontre avec l'homme d'une façon particulière sur le chemin de sa souffrance** » (*Ibid.*, n° 3).

¹⁰ CEC, n° 310

¹¹ À un mal physique correspond une souffrance physique et à un mal moral (ou spirituel) correspond une souffrance morale (ou spirituelle) distincte de la souffrance « psychique » comme le note avec précision Jean-Paul II : « **La souffrance morale est une « douleur de l'âme** ». Il s'agit en effet de la souffrance de nature spirituelle, et non pas seulement de **la dimension « psychique » de la douleur** qui accompagne la souffrance morale comme **la souffrance physique**. L'ampleur de la souffrance morale et la multiplicité de ses formes ne sont pas moindres que celles de la souffrance physique » (*Salvifici doloris*, n° 5).

¹² La souffrance, d'une certaine manière, nous rappelle constamment que nous sommes finalisés, que notre vie a un sens. Elle nous dit que nous sommes faits pour un accomplissement encore à venir.

qui est Dieu lui-même, il nous prive de cette vie de communion « dans l'amour » pour laquelle nous avons été créés, ayant été prédestinés à devenir « pour Dieu des fils adoptifs par Jésus Christ » (cf. Ép 1, 5).

Le drame est qu'en raison de l'aveuglement, de l'endurcissement et de « l'insensibilité » (cf. Ép 4, 19) **de son cœur**¹³, le pécheur n'éprouve pas suffisamment ce mal du péché pour voir en lui le vrai mal absolu¹⁴. Le péché anesthésie notre âme et notre conscience. Il nous procure même une « jouissance éphémère » (cf. He 11, 25) qui voile la misère et la détresse profondes de l'âme qu'il a souillée.¹⁵ Nous nous focalisons sur le mal physique ou psychique parce que nous l'éprouvons plus facilement, nous en ressentons une souffrance qui nous mobilise. Nous sommes même prêts, pour l'éviter, à pécher. Nous oublions que **le péché est la mort de l'âme** et que cette mort est infiniment plus dramatique que celle du corps. La souffrance physique ou psychique devient alors elle-même, à nos yeux, le mal absolu jusqu'à engendrer des dérives comme l'euthanasie. À partir d'une vision aussi restreinte et faussée des choses, il devient impossible de comprendre le sens que le Christ donne à la souffrance¹⁶.

¹³Comme le dit Marthe Robin : « Oh ! le terrible aveuglement des hommes qui, pour des riens, des fumées, des chimères, qui pour un gain coupable ou quelques plaisirs impurs, ou une éphémère vision, perdent Dieu, le bien suprême et infini, et engagent, compromettent leur éternité et se vouent au plus atroce désespoir comme aux plus épouvantables supplices. Et cela pour l'éternité. » (*Mensuel Dieu est Amour*, n° 62 *Contempler, une activité d'homme*, p. 40.)

¹⁴Du moins tant que nous sommes sur terre. La souffrance de l'enfer, c'est-à-dire l'horreur absolue, n'est autre que le fait d'éprouver pleinement ce mal qui est la privation de Dieu. Il peut arriver néanmoins que des pécheurs, se retrouvant comme aux portes de l'enfer, en goûte les prémices. Je vous livre le témoignage d'un grand criminel, rencontré à la prison de l'Hôtel-Dieu dans le cadre de mon ministère d'aumônier. Atteint du sida, il avait vécu une terrible agonie dans sa cellule alors qu'il était en quartier de haute sécurité : « J'étais un ignorant et un infidèle jusqu'au jour où les voiles se sont levés face au vent du tourment. / Un jour je fus malade au point de ressentir les affres de l'agonie. L'épreuve fut terrible. L'angoisse de la mort m'envahit et je sentais des esprits autour de moi. **Mon âme souffrait atrocement, elle était déchirée de toute part. Je sentais le poids de mes crimes** et ressentais le mal m'entraîner dans le tourbillon des tourments dus à mon impureté et mon infidélité. / Mon esprit lucide était aux frontières de l'enfer et j'en ressentais les premières souffrances et en percevais **l'horreur absolue**. Il n'y avait plus d'issue, je prenais conscience de ce qui m'attendait de l'autre côté de la vie, faute d'avoir été soumis à Dieu. / Autour de mon âme plongée dans la tourmente, se jouait un combat acharné contre le mal qui m'emportait et me voulait impur après la mort. Découvrant la vérité, mon âme effrayée de la vue de son sort funeste, se refusa de périr ainsi. / Je devais me mettre en paix, de toute urgence, avec Dieu. Car je savais désormais quelle est la finalité des égarés. / Je ne peux expliquer par les mots ce que je vivais en ces instants terribles, les mots ne suffisaient plus. / Était-ce une punition, un avertissement ? Je ne saurais le dire. / Dans mes affaires, je trouvai un Coran, je me mis à le lire et dans l'urgence, je commençai par la sourate du Repentir. Sans le savoir je trouvai le salut. »

¹⁵L'homme pécheur ressemble à **un cancéreux qui s'ignore**. Le cancer fait son œuvre de corruption en lui, mais il ne ressent rien jusqu'au jour où, tout étant métastasé, il meurt d'une mort très brutale.

¹⁶Au fond, pour bien poser la question du mal et comprendre pleinement le sens de la souffrance à l'intérieur du mystère de la Rédemption, il nous manque la perception intérieure du ciel et de l'enfer. La sagesse des saints nous permettrait de dire en toute épreuve : « C'est pourquoi nous ne faiblissons pas. Au contraire, même si notre homme extérieur s'en va en ruine, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car la légère tribulation d'un instant produit pour nous, de surabondance en surabondance, un éternel poids de gloire, **à nous qui ne regardons pas aux choses visibles mais aux invisibles, les visibles en effet n'ont qu'un temps, les invisibles sont éternelles** » (2 Co 4, 16-18).

Voilà pourquoi « il en est beaucoup (...) et je le dis avec larmes, **qui se conduisent en ennemis de la croix** (...) ils ont pour dieu leur ventre (...) ils n'apprécient que les choses de la terre » (Ph 3, 19). Le doute semé sur la réalité de l'enfer a désarmé les chrétiens dans le combat spirituel à mener sur le terrain de la souffrance. Ils ne voient plus comment ce « mal » relatif qu'est la souffrance, telle qu'elle est expérimentée sur terre, pourrait servir pour éviter le mal absolu¹⁷.

Il est important de préciser ici que, dans la sagesse pastorale de l'Église, la conscience de devoir **chercher d'abord le salut des âmes** n'a jamais été vécue en opposition ou en concurrence avec le souci de soigner les malades, d'aider les malheureux. Bien au contraire, nos efforts pour **soulager nos frères souffrants** trouvent dans la charité divine, qui nous fait aimer l'autre pour Dieu, pour lui donner Dieu, son moteur le plus puissant. Au-delà des limites de notre action et de son éventuel « échec », nous sommes portés par l'espérance qu'aucun acte de charité authentique n'est vain puisqu'il laisse d'abord passer l'Amour divin qui, seul, peut combler la soif du cœur de l'homme¹⁸.

II. Accueillir la valeur éducatrice de la souffrance

1. Reprise introductive

« **Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies** » (Mt 8, 7). Pour bien vivre le combat spirituel qui nous est « proposé » (cf. He 12, 1) dans la souffrance, il nous faut commencer par comprendre l'œuvre de la rédemption qui s'opère à travers elle. Si le Christ a voulu nous sauver par sa Croix, c'est pour ouvrir un chemin de vie, de résurrection au cœur de la souffrance, c'est pour nous faire passer vers le Père au travers de la souffrance elle-même. Il nous faut saisir en profondeur ce chemin qui s'ouvre à l'homme dans sa souffrance. Devant un si grand mystère, nous ne pouvons que nous laisser guider par l'Écriture, et la première chose que l'Écriture nous révèle est **la « valeur éducative »¹⁹ de la souffrance**. Dans le concret de notre vie, Dieu nous sauve d'abord en nous corrigeant comme un père corrige ses enfants. C'est là une manifestation de sa miséricorde et non de sa « colère ». Plus

¹⁷ On ne perçoit plus ce que Jean-Paul II a appelé « la souffrance définitive : la perte de la vie éternelle, le fait d'être rejeté par Dieu, **la damnation** ». On ne peut pas plus comprendre comment « le Fils unique a été donné à l'humanité pour protéger l'homme avant tout contre **ce mal définitif** et contre **la souffrance définitive** » (cf. *Salvifici doloris*, n° 14).

¹⁸ Comme aime à le souligner Jean-Paul II : « Aujourd'hui plus que jamais, l'homme a besoin de connaître Dieu pour Lui confier, dans une attitude d'abandon confiant, la faiblesse de sa nature blessée (...). Elle (chaque communauté ecclésiale) est soutenue par la conscience qu'aider les autres ne signifie pas simplement offrir un soutien et un secours matériel, mais **c'est surtout les conduire, à travers le témoignage de sa propre disponibilité, à vivre l'expérience de la bonté divine**, qui se révèle avec une force particulière dans la médiation humaine de la charité fraternelle » (Homélie de la messe pour la Journée de la charité, le 18. 05. 1999, O.R.L.F. n° 20 – 18. 05. 1999).

¹⁹ Selon l'expression utilisée par Jean-Paul II dans *Salvifici doloris*, n° 12.

précisément nous pouvons dire que, dans la souffrance, le Christ veut ouvrir à tout homme pécheur un chemin de conversion, de pénitence. Cela signifie à la fois **un « appel à la pénitence » et une « grâce de repentir »** (cf. Ac 11, 18) qui prend d'abord la forme d'**une grâce de lumière**, de vérité sur le péché²⁰. L'appel est déjà lui-même une grâce, c'est le Christ qui frappe à la porte du cœur de l'homme avec le bois de sa croix, pour ainsi dire, pour qu'il s'ouvre à cette grâce de conversion qui lui est offerte.

Autrement dit, en assumant la souffrance humaine, le Christ a voulu s'y rendre présent comme **le Bon Berger** de nos âmes, celui qui va chercher la « brebis perdue » en la prenant « sur ses épaules » (cf. Lc 15, 4-5). Lui qui est « la lumière véritable qui éclaire tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9) veut, d'une manière particulière, **faire la lumière sur notre vie**, sur notre péché dans nos souffrances. **C'est là le premier combat**, celui de la lumière contre les ténèbres. Personne n'aime voir son péché. C'est humiliant. Le Christ Crucifié nous en communique la force par son abaissement, lui qui, « prenant condition d'esclave », « s'humilia plus encore, devenant obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2, 7-8). Non seulement il nous communique sa lumière pour voir, mais **il fraye aussi le chemin de la confession des péchés**²¹. Ayons foi et voyons maintenant plus précisément comment en lui toute souffrance devient un chemin tout au long duquel il ne cesse de nous porter.

2. Une faille qui laisse passer peu à peu la lumière qui sauve

La parabole du fils prodigue nous montre le travail de la lumière divine dans le cœur de l'homme pécheur au moment où il « sent la privation » (cf. Lc 15, 14). L'Évangile nous précise que le fils « rentra en lui-même » (cf. Lc 15, 17). **L'homme a besoin de rentrer en lui-même** pour entendre la voix du bon Berger. C'est, en effet, à notre cœur que le Christ veut parler. « Réfléchissez en votre cœur au chemin que vous avez pris ! » (Ag 1, 7). S'il est vrai que « la débauche, l'ivrognerie et les soucis de la vie appesantissent nos cœurs » (Lc 21, 34) et que « les soucis, la richesse et les plaisirs de la vie » nous « étouffent » (Lc 8, 14) — c'est-à-dire aussi « étouffent la Parole » (Mc 4, 19) —, on peut dire qu'au travers de la souffrance, l'homme est entraîné sur **un chemin de désencombrement, de réceptivité** à la lumière dans une plus grande intériorité. Il y a comme un vide, **une faille qui laisse passer la lumière**²² en même temps que l'homme revient comme naturellement à son cœur, « en lui-même ». Les

²⁰ Comme le souligne Jean-Paul II : « C'est là un aspect extrêmement important de la souffrance. Il est profondément enraciné dans toute la Révélation de l'ancienne comme de la nouvelle Alliance. La souffrance doit servir à la conversion, c'est-à-dire à la reconstruction du sujet, qui peut reconnaître la miséricorde divine dans cet appel à la pénitence » (*Salvifici doloris*, n° 12).

²¹ Comme l'a perçu avec profondeur Adrienne von Speyr : « **Il** (le Christ) **prend sur lui l'humiliation de l'homme** et en supporte la souffrance jusqu'à la croix et la mort. Mais **il ouvre** aussi au pécheur une voie pour le suivre dans sa souffrance, **une voie de retour à Dieu dans la grâce par l'aveu** et l'absolution. **Il souffre parce que les hommes fuient devant Dieu** et ne confessent pas leurs péchés. Ce n'est que le fruit de cette souffrance causée par le péché non confessé, non formulé, qui permettra au pécheur de les avouer » (*La confession*, Paris, Éd. Lethielleux, 1981, p. 72).

²² « **L'homme est un apprenti, la douleur est son maître** » (Alfred de Musset, poème *La nuit d'octobre*). La sagesse humaine rejoint ici la sagesse de l'Écriture : « **Celui qui n'a pas été à l'épreuve connaît peu de choses** » (Si 34, 10).

« plaisirs de la vie » nous aveuglent et nous dissipent. **La dure expérience de la souffrance nous humilie** en même temps : elle nous fait toucher d'une manière irrécusable nos limites, elle nous sort de notre prétention secrète à l'autosuffisance²³. En nous brisant, elle tend à nous libérer de l'aveuglement dû à l'orgueil. La souffrance nous dispose ainsi à ouvrir les yeux de notre cœur²⁴ à la lumière salvifique du Christ : « Avant d'avoir souffert, je m'égarais ; maintenant j'observe tes ordres » (Ps 118(119), 67).

C'est parce qu'il nous aime et veut nous sauver de notre aveuglement que Dieu nous corrige. Il a payé lui-même le prix de cette correction en nous donnant son Fils. « **Ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et afflige les fils des hommes** » (Lm 3, 33). Que peut-il faire d'autre face à celui qui « hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient déclarées coupables » (Jn 3, 20), risquant ainsi de « mourir dans son péché » (Jn 8, 21) ? Aussi bien l'Écriture n'hésite pas à dire : « **C'est pour votre correction que vous souffrez**. C'est en fils que Dieu vous traite. Et quel est le fils que ne corrige son père ? » (He 11, 7). En réalité, « la pitié du Seigneur est pour toute chair : il reprend, il corrige, il enseigne, il ramène, tel le berger, son troupeau » (Si 18, 13). Et « c'est **avec mesure** qu'il nous révèle la discipline » (Si 16, 25), c'est-à-dire qu'il nous révèle nos péchés progressivement, selon ce que nous sommes capables de supporter : « **Aussi est-ce peu à peu que tu reprends ceux qui tombent** ; tu les avertis, leur rappelant en quoi ils pêchent, pour que débarrassés du mal, ils croient en toi, Seigneur » (Sg 12, 2)²⁵.

²³ Dans son commentaire du psaume 29, Jean-Paul II après avoir souligné que « **le Psalmiste est tenté par l'orgueil et l'idée de se suffire à lui-même** : “**Moi, j'ai dit dans mon bonheur : Rien à jamais ne m'ébranlera !**” (v.7) précise que « Les Pères de l'Église se sont eux aussi arrêtés sur cette tentation qui s'insinue dans les moments de bien-être, et **ils ont vu dans l'épreuve un rappel divin à l'humilité**. C'est par exemple le cas de Fulgence, Évêque de Ruspe (467-532), dans son *Epistola* 3, adressé à la religieuse Proba, où il commente le passage du Psaume par ses mots : “Le Psalmiste confessait que parfois il s'enorgueillissait d'être sain, comme s'il s'agissait d'une de ses vertus, et qu'en cela il avait compris que se trouvait le danger d'une très grave maladie. Il dit en effet : ... ‘Moi, j'ai dit dans mon bonheur : Rien à jamais ne m'ébranlera !’ Mais puisqu'en disant cela, il avait été abandonné par le soutien de la grâce divine et, troublé, était tombé dans la maladie, il poursuit en disant : ‘Yahvé, ta faveur m'a fixé sur de fortes montagnes ; tu caches ta face, je suis bouleversé’...” » (Audience générale du 12 mai 2004, O.R.L.F. N 20 – 18 mai 2004).

²⁴ « **Si le pécheur (...)** ouvre les yeux et se détourne de tous les crimes qu'il avait commis, il vivra, il ne mourra pas. (...) Pourquoi mourir (...) ? Je ne prends pas plaisir à la mort de qui que ce soit (...). Convertissez-vous et vivez ! » (Éz 18, 28.31-32). Dans le même sens, l'Écriture ne dit-elle pas qu'« on honore le pauvre pour son savoir » (Si 10, 30) même s'il est vrai aussi que « la sagesse du pauvre est méconnue » (Qo »9, 16) ?

²⁵ Autrement dit, il ne nous traite pas selon nos fautes, selon le poids réel de nos fautes, mais s'il nous corrige, c'est « pour notre bien » avec **une justesse** et une précision qu'aucun « père selon la chair » ne saurait avoir avec ses enfants : « Ceux-là en effet, nous corrigeaient pendant peu de temps et au juger (selon ce qu'il leur paraissait) » (He 12, 10). En vérité, « il nous gouverne avec de grands ménagements » (cf. Sg 12, 18). Aussi ses corrections sont-elles comparées à des « **coups d'aiguillon, bien vite guéris** », juste ce qu'il faut pour « nous rappeler ses oracles », c'est-à-dire ses commandements (cf. Sg 16, 11). C'est ce qui fait dire au livre de la Sagesse : « Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout, tu fermes les yeux sur les péchés des hommes, pour qu'ils se repentent » (Sg 11, 23). Autrement dit, « **il use de patience envers nous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir** » (cf. 2 P 3, 9). « En exerçant ses jugements peu à peu, il laisse place au repentir » (Sg 12, 10). Lorsque nous voyons des pécheurs mener une vie tranquille, pensons que

3. Nous libérer de la culpabilité en nous laissant corriger par notre Père

« Mon fils, **ne méprise pas la correction du Seigneur, et ne te décourage pas quand il te reprend** » (He 11, 5). Nous « méprisons » la correction du Seigneur quand nous nous fermons à sa lumière (cf. Mt 3, 15). Nous « nous décourageons » lorsque nous nous jugeons nous-mêmes au lieu de nous laisser juger par Dieu. Nous vivons nos souffrances comme la conséquence de nos fautes, en restant enfermés dans cette pensée que « c'est notre faute » et que nous avons tout gâché. Nous oublions de voir qu'au-delà du lien qui peut exister entre nos souffrances et nos péchés, il y a un chemin de rédemption qui s'ouvre à nous : le Christ est là pour nous conduire sur un chemin de conversion et de purification qui est un chemin d'ouverture à une vie nouvelle. À vrai dire, **Dieu ne nous demande pas d'évaluer dans quelle mesure nos souffrances sont la conséquence de nos fautes**²⁶, il nous demande de croire que, liées ou non à tel ou tel péché, nos souffrances ne sont pas vaines : elles nous ouvrent à une lumière plus profonde sur nous-mêmes, elles nous permettent de faire un chemin de « sanctification » (cf. He 12, 10) que nous n'aurions pas eu la force de faire sinon. La culpabilité et le remord stériles commencent là où nous oublions que c'est notre Père très aimant qui nous corrige : « Car celui qu'aime le Seigneur, il le corrige, et il châtie tout fils qu'il agrée » (He 12, 6). Autrement dit, dans la souffrance, armons-nous de cette pensée : **nous ne sommes pas livrés au pouvoir de nos fautes, mais nous demeurons dans la main de Dieu** qui sait ce qu'il fait ou permet²⁷. N'ayons pas peur de dire comme Job : « Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! » (Jb 2, 10). Plus encore, nous savons que, par sa passion, le Christ s'est uni d'une manière particulière à tout homme qui souffre. Il nous serre sur son cœur.

Autrement dit, le Seigneur ne nous demande pas de chercher si c'est notre faute ou pas. Il ne nous demande pas de nous culpabiliser, mais de nous laisser juger par lui, ce qui est tout différent²⁸ : « **Je ne me juge pas moi-même** (...). Mon juge, c'est le Seigneur. Ainsi donc, **ne**

Dieu attend le moment favorable pour les corriger. À quoi sert de donner à son enfant une correction qu'il n'est pas en état de comprendre ? À l'inverse, **plus nous nous rapprochons de Dieu, plus il est prompt à nous corriger**, même dans les plus petits détails.

²⁶ Il est important ici de se rappeler que « s'il est vrai que la souffrance a un sens comme punition lorsqu'elle est liée à la faute, **il n'est pas vrai** au contraire **que toute souffrance soit une conséquence de la faute et ait un caractère de punition** » (Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, n° 11).

²⁷ Il est bon de nous rappeler ici que « **Dieu garde et gouverne par sa providence tout ce qu'il a créé**, "atteignant avec force d'une extrémité à l'autre et disposant tout avec douceur" (Sg 8, 1) » (CEC, n° 302), si bien que « la sollicitude de la divine providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux plus grands événements du monde et de l'histoire » (CEC, n° 303). Ainsi « la foi nous donne la certitude que **Dieu ne permettrait pas le mal s'Il ne faisait pas sortir le bien du mal même**, par des voies que nous ne connaissons pleinement que dans la vie éternelle » (CEC, n° 324). De penser un Dieu impuissant devant la souffrance n'est en rien un message d'espérance.

²⁸ On peut se condamner soi-même sans pour autant se convertir comme nous le montre la fin du roi impie Antiochos Épiphane qui « tomba malade de chagrin parce que les choses ne s'étaient pas passées selon ses désirs » et, « se souvenant des maux dont il avait été l'auteur à Jérusalem », mourut en disant : « Je sais donc que c'est à cause de cela que ces malheurs m'ont atteint et que je meurs d'une profonde affliction sur une terre étrangère ! » (1 M 6, 8.12-13).

portez pas de jugement prématuré. Laissez venir le Seigneur ; c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres » (1 Co 4, 5). Dans la lumière du Christ, il nous est donné de **voir notre péché sans nous condamner nous-mêmes**, sans nous juger responsables de telle ou telle souffrance, dans la certitude que « si notre cœur venait à nous condamner, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît tout » (1 Jn 3, 20). Lorsque la lumière du Christ éclaire notre cœur et notre conscience, c'est toujours en définitive pour nous tourner vers le Père. La souffrance, qui est liée à nos péchés ou au péché du monde, il l'a liée à l'amour par sa Croix pour en faire un chemin vers le Père. Autrement dit, **nous sommes amenés à faire la vérité sur nous-mêmes**, sur notre péché, **sans pour autant nous centrer sur nous-mêmes**. Il nous est donné de voir le mal du péché en lui-même – c'est-à-dire en tant qu'il est contraire à l'Amour, qu'il blesse le cœur de Dieu – au-delà donc d'un calcul des souffrances particulières qu'il aurait pu causer. « Oui, je connais mon péché, (...) contre toi, toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 50(51), 5-6).

Le passage d'une culpabilité qui nous garde enfermés sur nous-mêmes à une conscience de nos fautes qui nous conduit à un vrai repentir, semble être ici le lieu du premier combat spirituel qui s'offre à l'homme pécheur dans sa souffrance. Il s'agit essentiellement d'entrer dans **un esprit d'abandon humble et confiant** en l'action éducative de notre Père tout-puissant qui veut tout faire contribuer à notre sanctification (cf. Rm 8, 28). **Laissons-nous donc juger et corriger par lui** comme ses enfants bien-aimés et nous échapperons au jugement que nous sommes tentés de porter sur nous-mêmes.

III. HEUREUX L'HOMME QUI SUPPORTE L'ÉPREUVE

1. Reprise introductive : Entrer dans un regard de foi pour laisser agir l'Amour sauveur

Nous ne pouvons pas savoir **comment la toute-puissance de l'Amour divin traverse nos vies** et les conduit au-delà de l'effet destructeur du péché et de nos égarements. Ce que nous savons, c'est que le Christ a ouvert à tout homme pécheur dans ses souffrances un chemin de lumière et de conversion pour qu'il ne se perde pas. Dieu ne nous demande pas de penser que nous souffrons parce que nous avons péché, mais d'accueillir sa lumière quand celle-ci s'offre à nous au travers de nos souffrances. Autrement dit : « Ne te laisse pas aller à la culpabilité²⁹, mais **“comprends donc que le Seigneur ton Dieu te corrige** comme un père corrige son enfant” (cf. Dt 8, 5). » N'ayons pas peur de dire lorsque nous éprouvons confusément la « correction » du Seigneur : « **Corrige-moi, Seigneur**, mais dans une juste mesure, sans t'irriter, pour ne pas trop me réduire » (Jr 10, 24). Qu'à la fin, nous n'ayons pas à « rugir » et à nous « écrier » : « Hélas, j'ai haï la discipline, mon cœur a dédaigné la remontrance »

²⁹ La culpabilité au sens d'un jugement sur nous-mêmes est un manque d'humilité qui nous referme sur nous-mêmes et nous empêche de nous ouvrir à la lumière sur nos péchés.

(Pr 5, 11). En vérité, « le Seigneur est tendresse et pitié (...) il n'agit pas envers nous selon nos fautes, ne nous traite pas selon nos offenses » (Ps 102(103), 8.10)³⁰.

Dieu peut toujours tourner le mal en bien, mais il ne peut pas nous sauver sans nous : **c'est à nous d'accueillir la puissance de son Amour miséricordieux** qui « est capable de faire infiniment au-delà de ce que nous pouvons demander ou concevoir »³¹ (Ép 3, 20). En définitive, nous sommes appelés à une attitude de foi qui nous fait voir l'action de Dieu au-delà des inévitables et douloureuses conséquences du péché. Dieu nous demande de croire que, même si le péché est totalement contraire à sa volonté, il est assez puissant pour en tirer un bien plus grand selon ses desseins insondables³². Nous avons besoin de **ce regard de foi** surnaturel pour dépasser l'apparente contradiction entre l'infini respect de Dieu pour la liberté de sa créature et son infinie puissance qui « lui fait faire tout ce qui lui plaît » (cf. Ps 115, 3) dans « sa Seigneurie absolue sur l'histoire et le monde »³³. Même si, à cause de nos fautes, nous nous mettons souvent nous-mêmes dans des situations difficiles, **nous ne nous tromperons jamais « en recevant avec foi toutes choses de la main du Père céleste »**³⁴ sans même chercher à faire le tri entre ce qu'il permet et ce qu'il veut³⁵. Dans cette lumière, on comprend que s'il peut y avoir un appel à la conversion dans la souffrance, il y a surtout un appel à la foi. Disons que le combat spirituel dans la souffrance apparaît comme étant d'abord fondamentalement « **le combat de la foi** » (cf. 1 Tm 6, 12).

³⁰ **Le Christ a tout porté pour que nous ne soyons pas écrasés par le poids de nos fautes**, mais que les conséquences de celles-ci puissent servir au salut, que ce se soit pour le nôtre ou celui des autres.

³¹ Et la première chose qu'il veut faire en nous en tant que nous sommes pécheurs, c'est **la mise en lumière du péché** par la puissance de l'Esprit : « une fois venu, il établira la culpabilité du monde en fait de péché » (Jn 16, 8). Et cette mise en lumière conduit l'homme à la contrition parfaite parce que, comme l'explique Jean-Paul II, l'Esprit « montrera le mal qu'est le péché, tout péché, **par rapport à la Croix** » (*Dominum et vivificantem*, n° 32) en laquelle est rendue visible l'offense faite à l'Amour.

³² « Dieu n'est en aucune façon, ni directement ni indirectement, la cause du mal moral. Il le permet cependant, respectant la liberté de la créature, et, mystérieusement, **Il sait en tirer le bien** » (CEC, n° 311).

³³ CEC, n° 304.

³⁴ Comme le Concile nous y invite : « Qu'ils se sachent eux aussi tout spécialement unis au Christ souffrant pour le salut du monde, ceux sur qui pèsent la pauvreté, l'infirmité, la maladie, les épreuves diverses, ou qui souffrent persécution pour la justice : le Seigneur dans l'Évangile les a déclarés bienheureux et « **le Dieu de toute grâce** qui nous a appelés dans le Christ à sa gloire éternelle, **après une courte épreuve, les rétablira lui-même, les affermira, les rendra inébranlables** » (1 P 5, 10). Ainsi donc tous ceux qui croient au Christ iront en se sanctifiant toujours plus dans les conditions, les charges et les circonstances qui sont celles de leur vie et grâce à elles, **si cependant ils reçoivent avec foi toutes choses de la main du Père céleste (...)** » (*Lumen Gentium*, n° 41).

³⁵ De toute façon, il sait ce qu'il permet et il ne le permettrait pas « s'il n'était assez puissant et bon pour faire sortir le bien du mal lui-même » (CEC, n° 311). Autrement dit, nous n'avons pas à vouloir faire le tri entre ce qui serait dû à notre péché et ce qui serait selon sa volonté. Peu importe puisqu'il « s'adapte » et qu'il intègre nos faux-pas dans son dessein divin selon son infinie puissance et sagesse.

2. Comprendre la nécessité des épreuves pour savoir en tirer profit

Vue sous l'angle du chemin de foi qu'elle exige de nous, **la souffrance apparaît comme une « épreuve »** d'une manière plus large et plus profonde que le sens — pourtant si important — de « correction » qu'elle peut revêtir parfois. L'épreuve est ce qui nous oblige à nous dépasser, à avancer plus en profondeur, elle est ce qui vient contrecarrer nos attentes légitimes sans que nous puissions en comprendre humainement le sens, c'est la « route barrée »³⁶, c'est la situation angoissante où nous perdons nos repères, nos sécurités et qui nous fait nous écrier : « Maître, maître, nous périssons » (Lc 8, 24). La souffrance est une épreuve **dans la mesure où l'homme n'en perçoit pas le sens** humainement³⁷ comme le montre si bien l'histoire de Job. À vrai dire, son incompréhensibilité est elle-même source de souffrance³⁸ : l'homme est appelé à entrer dans une confiance totale en Dieu sans chercher à voir, à comprendre de lui-même, en renonçant à « porter un jugement prématuré » (cf. 1 Co 4, 5). Par là même, sa foi est « éprouvée » et conduite à sa perfection. Les épreuves sont comme la matière dont notre foi a besoin pour grandir, si bien que saint Pierre n'hésite pas à enseigner leur nécessité : « **Il vous faut encore quelque temps être affligés par diverses épreuves**, afin que, bien éprouvée, votre foi, plus précieuse que l'or périssable que l'on vérifie par le feu, devienne un sujet de louange, de gloire et d'honneur lors de la Révélation de Jésus Christ »³⁹ (cf. 1 P 1, 6-7). **Il nous suffit de savoir que les épreuves sont nécessaires** et qu'elles ne doivent pas être perçues ni vécues comme des « conséquences » de nos péchés⁴⁰. L'épreuve n'est pas une malédiction, mais au contraire le signe que Dieu est en train de nous

³⁶ Ce qui fait dire à Jérémie dans ses Lamentations : « Il (le Seigneur) a élevé contre moi des constructions (...). Il m'a emmuré et je ne puis sortir, il a rendu lourdes mes chaînes (...). **Il a barré mes chemins avec des pierres de taille, obstrué mes sentiers** » (3, 5.7.9).

³⁷ Il y aurait ici des distinctions à faire entre, par exemple, ce que vit un malade et ce que vit un athlète qui, lui, perçoit la raison et le sens humain de sa souffrance – même si, en son fond, la souffrance est et demeure toujours un mystère que le Christ seul peut éclairer pleinement. Autrement dit, toute souffrance n'est pas nécessairement une véritable épreuve au sens évangélique du terme.

³⁸ Comme le souligne Jean-Paul II : « Non seulement elle (la question sur le sens) accompagne la souffrance humaine, mais **elle semble aller jusqu'à en déterminer le contenu humain**, ce pour quoi la souffrance est à proprement parler une souffrance humaine » (*Salvifici doloris*, n° 9).

³⁹ En réalité, **notre vie sur terre est fondamentalement une « grande épreuve »** (cf. Ap 7, 14) qui doit nous permettre d'exercer notre liberté et de parvenir à la perfection de la foi, de l'espérance et de la charité. Si les épreuves prennent souvent la forme de la souffrance comme on le voit notamment dans la maladie, c'est à cause du péché qui est entré dans le monde. **En elle-même, l'épreuve**, en effet, **ne signifie pas nécessairement la souffrance**, du moins la souffrance physique. On peut, par exemple, apprendre qu'on a le sida, sans nécessairement souffrir de la maladie, mais cette nouvelle est une épreuve, qui peut, elle, nous « affliger » (cf. 1 P 1, 6), c'est-à-dire provoquer une souffrance morale.

⁴⁰ Loin de là puisque Marie, l'Immaculée, est aussi Notre-Dame des Sept Douleurs : elle a été éprouvée plus que nous tous comme aimait le souligner le Père Thomas Philippe. C'est ce que Judith explique aux chefs des habitants de Béthulie tentés de se décourager devant le siège de la ville par Holopherne : « **Rendons plutôt grâce au Seigneur notre Dieu qui nous met à l'épreuve**, tout comme nos pères. Rappelez-vous tout ce qu'il a fait à Abraham, toutes les épreuves d'Isaac (...). Comme il les éprouva pour scruter leur cœur, de même **ce n'est pas une vengeance** que le Seigneur tire de nous, mais c'est plutôt un avertissement dont le Seigneur frappe ceux qui le touchent de près » (Jdt 8, 25-27).

faire passer sur une « autre rive » (cf. Lc 8, 22), de nous faire franchir un nouveau seuil dans la foi « car il nous faut passer par bien des tribulations pour entrer dans le Royaume de Dieu » (Ac 14, 22), c'est-à-dire aussi pour grandir dans la foi. Aussi bien « **tenez pour une joie suprême, mes frères, d'être en butte à toutes sortes d'épreuves**. Vous le savez : bien éprouvée, votre foi produit la constance (...) »⁴¹ (Jc 1, 2-3), et « vous avez besoin de constance pour que, après avoir accompli la volonté de Dieu, vous bénéficiiez de la promesse » (He 10, 36). Pour surmonter nos épreuves, **commençons par changer de regard sur elles** jusqu'à « nous réjouir » au lieu de « les juger étranges » (1 P 4, 12-13)⁴².

3. Sortir victorieux de l'épreuve en suivant le Christ dans son abandon

Au-delà d'une reconnaissance de son péché et d'une attitude de pénitence, l'homme est appelé dans l'épreuve à voir plus profondément son impuissance, son incapacité à « assurer sa vie par ses biens » (cf. Lc 12, 15), à « **apprendre à ne pas mettre sa confiance en lui-même mais en Dieu**, qui ressuscite les morts » (2 Co 1, 9). Il est appelé à « s'humilier sous la main puissante de Dieu » (cf. 1 P 5, 6) en « attendant en silence le salut du Seigneur » (Lm 3, 26) : « que solitaire et silencieux il s'asseye quand le Seigneur impose le joug sur lui, qu'il mette sa bouche dans la poussière » (Lm 3, 28-29) « pour que Dieu l'élève au bon moment » (cf. 1 P 5, 6). En se laissant conduire par le Christ sur un chemin d'humilité, de confiance et de patience, il apprend à « **remettre son âme au Créateur fidèle** en faisant le bien » (1 P 4, 19), c'est-à-dire en demeurant fidèle aux commandements divins dans l'épreuve : « le vainqueur, celui qui restera fidèle à mon service jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations » (Ap 2, 26). En même temps qu'elle vérifie notre confiance, l'épreuve vérifie la profondeur de notre obéissance à sa parole : « Pour nous, nous ne sommes pas des hommes de dérobade (de désertion) pour la perte⁴³, mais des hommes de foi pour la sauvegarde de nos âmes » (He 10, 39). Aussi bien « rejetant tout fardeau et le péché qui nous assiège, **courons avec constance l'épreuve** qui nous est proposée, fixant nos yeux sur l'initiateur de notre foi, le Christ, qui la mène à la perfection » (He 12, 1-2). Le Christ, ayant lui-même, « tout Fils qu'il était, appris, de ce qu'il souffrit, l'obéissance » (He 5, 8), n'est pas « impuissant à compatir à nos faiblesses, lui qui a été éprouvé en tout, d'une manière semblable, à l'exception du péché » (He 4, 15) : il est « **capable de venir en aide à ceux qui sont éprouvés** » (He 2, 18).

« **Tout ce qui t'advient, accepte-le** et, dans les vicissitudes de ta pauvre condition, **montre-toi patient**. Car l'or est éprouvé dans le feu, et les élus dans la fournaise de l'humiliation. (...) **Mets en Dieu confiance** et il te viendra en aide, **suis droit ton chemin** et espère en lui » (Si 2, 4-6). Au fur et à mesure que nous suivons le Christ en entrant dans une humble

⁴¹ Alors que « toute correction ne paraît pas sur le moment être un sujet de joie mais de tristesse » (He 12, 11) ; quand Dieu éprouve simplement notre foi sans qu'il y ait de « correction », **il n'y a pas de « tristesse » due à la perception du péché, mais plutôt une angoisse à traverser**.

⁴² Écoutons la petite Thérèse : « **Plus vous avancerez, moins vous aurez de combat, ou plutôt vous les vaincrez avec plus de facilité, parce que vous verrez le bon côté des choses**. Alors votre âme s'élèvera au-dessus des créatures » (*Conseils et souvenirs*, Paris, Cerf, 1996, p. 186).

⁴³ Comme l'homme qui « n'a pas de racine en lui-même, il est l'homme d'un moment : survienne une tribulation ou une persécution à cause de la Parole, aussitôt il succombe » (Mt 13, 20-21).

acceptation de ce qui nous arrive, nous le laissons en même temps déployer la puissance de sa résurrection en nous : « Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33). **Il nous suffit de suivre le Christ** « en agissant en tout sans murmures ni contestations » (Ph 2, 14), et des chemins nouveaux « s'ouvriront » dans notre cœur et dans notre vie (cf. Ps 83(84), 6). Non seulement des chemins de lumière (cf. Jn 8, 12) mais des chemins de vie : « Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme et revivre quand je descendais à la fosse » (Ps 29(30), 4) car « le Seigneur sait délivrer de l'épreuve les hommes pieux » (2 P 2, 9). Oui, « **heureux homme, celui qui supporte l'épreuve !** Car une fois éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment » (Jc 1, 12). **Tout dépend du chemin d'abandon** que nous acceptons de faire en gardant « les yeux fixés sur le Christ, l'initiateur de notre foi ». Par sa passion, **il s'est fait chemin dans l'épreuve** et il ne demande qu'à nous porter, nous prendre dans son abandon total au Père. Si nous nous laissons entraîner par lui, nous expérimenterons un jour que « la grâce de Dieu nous suffit, car sa puissance se déploie dans la faiblesse » si bien que « lorsque nous sommes faibles, c'est alors que nous sommes forts » (cf. 2 Co 12, 9-10).

IV. VIVRE L'ÉPREUVE COMME UN CHEMIN D'ESPÉRANCE

Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment la souffrance, en tant qu'épreuve, peut être un chemin de foi et d'abandon. Elle l'est plus précisément en tant qu'elle donne à l'homme d'expérimenter sa faiblesse, son impuissance. Si l'homme accepte de renoncer à son secret « appui sur soi », il peut grandir dans cette foi, cette confiance totale que Dieu attend de nous pour déployer sa puissance dans notre faiblesse. On peut dire ici **qu'en tant que faiblesse, la souffrance rend l'homme plus ouvert et plus réceptif à la puissance de l'Esprit**⁴⁴. L'impuissance devient passivité aimante qui rend l'homme disponible aux inspirations et aux motions divines. Essayons de voir maintenant comment de la souffrance peut se faire jour un chemin d'espérance qui nous ouvre au don de la charité divine.

1. Du gémississement humain au gémississement divin.

« N'est-ce pas un temps de service qu'accomplit l'homme sur terre, n'y mène-t-il pas la vie d'un mercenaire ? » (Jb 7, 1). La souffrance rappelle à tout homme, comme à Job, qu'il est

⁴⁴ Dans sa contemplation de l'élévation du Christ dans le mystère de sa passion et de sa résurrection, Jean-Paul II montre que « **les faiblesses de toutes les souffrances humaines peuvent être pénétrées de la puissance de Dieu** qui s'est manifestée dans la croix du Christ. Selon cette conception, *souffrir signifie devenir* particulièrement *réceptif*, particulièrement *ouvert à l'action des forces salvifiques de Dieu* offertes à l'humanité dans le Christ » (*Salvifici doloris*, n° 23). Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dit d'une manière semblable : « **Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant...** » (LT 197).

« **étranger** » (cf. He 11, 13) en ce monde : il est, consciemment ou non, comme en attente d'« autre chose » et il ne peut s'installer sur cette terre parce qu'elle n'est pas sa vraie « patrie » (cf. He 11, 16). **La souffrance nous empêche de nous acclimater**⁴⁵, de confondre la vie que le monde nous offre avec « la vie véritable » (cf. 1 Tm 6, 19). Elle est comme un « aiguillon » contre lequel l'homme peut « regimber » (cf. Ac 26, 14), mais qu'il ne peut pas ne pas sentir. À ce titre, elle est à la fois un signal et un appel. Dans l'épreuve de la souffrance en effet, **l'homme est appelé à laisser s'éveiller en lui le désir de la vie éternelle**, du Royaume de Dieu. L'épreuve apparaît ici comme la matière dont nous avons besoin pour croître non seulement dans la confiance mais aussi dans l'espérance, c'est-à-dire essentiellement dans le désir de Dieu⁴⁶. La souffrance nous fait gémir, elle réveille une insatisfaction foncière⁴⁷, elle nous fait expérimenter malgré nous l'insuffisance de l'équilibre et de l'harmonie que nous avons cru pouvoir trouver. Et si nous ne nous refermons pas sur nous-mêmes, si nous ne nous révoltons pas, **notre gémissement humain peut être repris par l'Esprit et se transformer gémissement divin**, c'est-à-dire en espérance : « Nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de l'adoption filiale, de la rédemption de notre corps » (Rm 8, 23).

2. Entrer dans l'espérance en exerçant la patience dans la nuit

Ainsi, tout comme l'expérience de la faiblesse et de l'impuissance permet à l'homme de croître dans la confiance, **l'expérience de la pauvreté et du vide** lui permet de croître dans l'espérance. « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (Lc 6, 20). Plus on est pauvre, plus on est apte à espérer, c'est-à-dire aussi à entrer dans le Royaume. Si l'on croit déjà posséder la vraie vie, comment pourrait-on espérer celle-ci ? « Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est **l'attendre avec patience** (*upomonè*)⁴⁸ » (Rm 8, 25). Espérer, c'est désirer avec confiance « ce que nous ne voyons pas », c'est-à-dire aussi ce que nous sommes conscients de ne pas posséder, c'est attendre le salut de Dieu dans l'acceptation de notre pauvreté. L'espérance s'appuie sur la foi et pour grandir, toutes les deux requièrent de la

⁴⁵ Comme l'exprime admirablement Marthe Robin, la souffrance « atteint et déclenche nos plus intimes ressorts et nous rappelle le but où nous devons tendre parce qu'**elle nous empêche de nous acclimater en ce monde** et nous y laisse comme en un malaise incurable. Qu'est-ce, en effet, que s'acclimater, sinon trouver son équilibre dans le milieu restreint où l'on vit hors de chez soi ?... Il sera donc toujours nouveau de dire : là où on se trouve, on est mal... Et il est bon de le sentir ; **le pire serait de ne plus souffrir, comme si l'équilibre était trouvé et le problème déjà résolu**. Sans doute, dans le calme d'une vie moyenne, la vie paraît souvent s'arranger d'elle-même. Mais en face d'une douleur réelle, il n'y a point de belles théories qui ne semblent vaines ou absurdes. Dès qu'on en approche, on éprouve quelque chose de vivant et de souffrant, les systèmes sonnent creux, les pensées restent inefficaces. **La souffrance, c'est le nouveau, l'inconnu, le divin, l'infini qui traverse la vie, comme un glaive révélateur**, nous montrant les désirs du Christ en chacun de nous. » (Revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62, *Contempler, une activité d'homme*, p. 24.)

⁴⁶ « **L'espérance est la vertu théologique par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle**, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ et en prenant appui, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint Esprit » (CEC, n° 1817).

⁴⁷ Qui fait dire au Qohélet : « Toute parole est lassante ! Personne ne peut dire que l'œil n'est pas rassasié de voir, et l'oreille saturée par ce qu'elle a entendu » (Qo 1, 8).

⁴⁸ Nous suivons ici la traduction de la néo-vulgate qui met *per patientiam*.

part de l'homme l'*upomonè*⁴⁹. **Dans le combat de l'espérance, l'homme doit faire plus particulièrement preuve de patience.** C'est la vertu que Dieu attend de lui⁵⁰. S'il patiente courageusement⁵¹ en tenant bon dans l'acceptation de la privation, il verra grandir son espérance, et cette vertu divine de l'espérance deviendra elle-même sa force, car « ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvelle leur force (...) » (Is 40, 31).

« Espérer ce que nous ne voyons pas » signifie, plus précisément, attendre sans voir, sans « connaître les temps et moments » (Ac 1, 7), sans comprendre les chemins de Dieu, c'est-à-dire la manière dont le salut va se réaliser⁵². Ainsi dans la souffrance, il s'agit de laisser notre cœur s'ouvrir à « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Co 2, 9) en acceptant de ne pas pouvoir comprendre humainement le sens de l'épreuve, ni la manière dont Dieu tournera le mal en un bien qui va « infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir » (Ép 3, 20). Autrement dit, l'homme qui souffre est appelé à **espérer dans « la nuit »** (cf. Mt 24, 43) d'une manière particulière, en lâchant tout ce à quoi il pourrait encore se raccrocher au niveau de sa compréhension humaine des choses : « Nous sommes pressés de toute part, mais non écrasés ; **ne sachant qu'espérer (désorientés), mais non désespérés (désemparés)** »⁵³ (2 Co 4, 8). Là est le combat⁵⁴. En exerçant la patience sans voir, l'homme s'ouvre à l'inconnu et à l'infini du Royaume qu'il pressent dans le don d'une lumière nouvelle⁵⁵.

⁴⁹ Qui peut se traduire par la persévérance, la constance et aussi la patience, ce dernier sens correspondant mieux, nous semble-t-il, au chemin qui doit conduire l'homme à l'espérance. En effet, la « persévérance » dans une attente confiante n'est autre que la patience.

⁵⁰ Comme l'enseigne Jean-Paul II, « **dans la souffrance est contenu un appel particulier à la vertu que l'homme doit exercer pour sa part.** Et cette vertu est celle de la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange et fait mal. En agissant ainsi, l'homme libère l'espérance (...) » (*Salvifici doloris*, n° 23).

⁵¹ *Upomonè* signifie aussi la force de supporter, de résister sans fléchir.

⁵² C'est ici qu'il est bon de se rappeler la prière d'Édith Stein : « Laisse-moi, Seigneur, marcher sans voir sur les chemins qui sont les tiens. (...) Même si tu conduis à travers la nuit, tu me conduis vers toi. »

⁵³ L'Écriture dit encore à propos d'Abraham : « Espérant contre toute espérance, il crut » (Rm 4, 18) : **l'espérance trouve sa perfection là où il n'y plus de raison humaine d'espérer.** Il ne reste plus que la foi qui croit sans voir, la foi « en Dieu qui ressuscite les morts » (2 Co 1, 9).

⁵⁴ Il est plus facile de se laisser aller à la révolte et au désespoir que de plonger dans une espérance aveugle. On « déprime » parce qu'on ne renonce pas à vaincre par soi-même et qu'en même temps, on se voit vaincu. Comme le note le Catéchisme, « **la maladie peut conduire à l'angoisse, au repliement sur soi, parfois même au désespoir et à la révolte contre Dieu.** Elle peut aussi rendre la personne mûre, l'aider à **discerner dans sa vie ce qui n'est pas l'essentiel** pour se tourner vers ce qui l'est. Très souvent, la maladie provoque une recherche de Dieu, un retour vers Lui » (CEC, n° 1501).

⁵⁵ « **Suite à l'épreuve** endurée par son âme, **il** (le juste, mon serviteur) **verra la lumière et sera comblé** » (Is 53, 11). Il ne s'agit pas d'une lumière purificatrice nous révélant notre péché, mais d'une lumière qui nous fait entrer dans la réalité mystérieuse du Royaume.

3. Savoir profiter des épreuves de notre vie affective pour s'ouvrir à un amour nouveau

« Ne vous inquiétez donc pas en disant : Qu'allons-nous manger ? (...) Or votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. **Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît** » (Mt 6, 31-33). Le Christ nous a appris lui-même à entrer dans l'espérance, c'est-à-dire dans la recherche du Royaume au milieu de l'épreuve du dénuement, de la privation de nourritures, de boissons, de vêtements. Dieu pourvoira si nous savons profiter de l'épreuve pour tourner notre cœur vers « l'unique nécessaire » (cf. Lc 10, 42) dont tout le reste dépend. Entrer dans l'espérance signifie aussi nous laisser purifier de notre esprit de possession, de cupidité, de notre tendance à « nous amasser des trésors sur la terre » (cf. Mt 6, 19), qui est en contradiction avec le mouvement de l'espérance : « **Quiconque a cette espérance en lui** (le Christ) **se rend pur** comme celui-là est pur » (1 Jn 3, 3). L'homme peut souffrir de manquer de nourritures ou de boissons matérielles, mais il peut aussi souffrir de manques affectifs dans le besoin qu'il a d'être en relation⁵⁶ puisqu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18). **Dans cette souffrance affective, l'homme est appelé d'une manière particulière à entrer dans l'espérance**, c'est-à-dire à « rechercher d'abord » l'union au Père et au Fils dans l'Esprit (cf. Jn 17, 3 ; 1 Jn 1, 3).

Pour cela, il est appelé à profiter de ses épreuves pour aller plus loin **sur le chemin du détachement, de la pauvreté du cœur** en se laissant conduire par le Christ : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut me suivre » (Lc 14, 26). Se détacher de la créature signifie ne pas attendre d'elle ce que le Créateur seul peut donner, c'est-à-dire un amour qui comble, une expérience de communion totale. Plus radicalement, il s'agit de préférer le Christ à sa propre vie⁵⁷, c'est-à-dire aussi à sa propre manière d'aimer. **Là est la pauvreté la plus grande qui peut laisser place à l'espérance la plus grande** : sentir son impuissance à aimer d'un amour véritable, d'un amour pur, libre de tout esprit de possession et de domination. Si l'homme accepte de reconnaître sa misère avec humilité et confiance, il pourra s'ouvrir au don d'un amour nouveau, d'une communion nouvelle, c'est-à-dire du Royaume. Comment celui qui jouit de sa propre manière d'aimer pourrait-il entrer dans l'espérance d'un autre amour ? « C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur » (Os 2, 16). Comprendons que dans notre vie relationnelle, **les épreuves sont nécessaires**⁵⁸ **pour nous rendre réceptifs au don de l'amour divin**⁵⁹. C'est pourquoi « nous mettons notre orgueil dans les détresses, sachant que la détresse produit la patience, la patience la valeur

⁵⁶ Il s'agit d'une souffrance morale et psychique qui peut être plus douloureuse que le dénuement matériel comme le montre le suicide de nombreux jeunes dans nos sociétés de consommation. Le Siracide ne dit-il pas : « Toute blessure, sauf une blessure du cœur ! » (25, 13) ?

⁵⁷ Littéralement de « haïr sa propre vie ».

⁵⁸ On voit comment, à Cana, quand le Christ vient abreuver les époux d'un amour nouveau, d'un vin nouveau, meilleur que le premier, **le miracle ne s'opère qu'au moment où le vin est épuisé**.

⁵⁹ Au lieu de buter sur elles, sachons en comprendre le sens divin. Il est triste de voir que beaucoup de gens mariés, croyants, demandent à Dieu de sauver leur amour humain sans avoir la sagesse de profiter d'abord des épreuves de leur vie conjugale pour se tourner plus profondément vers Dieu.

éprouvée⁶⁰, la valeur éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne déçoit pas parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous fut donné » (Rm 5, 5). Le difficile est d'accepter de nous laisser vider de notre propre amour alors que là semble être la vie de notre âme, notre seule nourriture. On sait ce qu'on lâche, on ne voit pas l'autre rive qui nous attend, celle d'**une communion vécue à l'intérieur de la communion avec le Père et le Fils** : « qu'ils soient un en nous » (Jn 17, 21). Ainsi, à la mesure de notre espérance, nous sont redonnés « au centuple dès maintenant frères, sœurs, mères, enfants » (Mc 10, 30). « Qui peut comprendre, qu'il comprenne ! » (Mt 19, 12.)

V – RENDRE NOS DOULEURS FÉCONDES POUR LES AUTRES

Introduction : « La douleur approfondit l'amour »

Nous avons vu la dernière fois comment la souffrance est **un chemin d'espérance** après avoir vu comment elle était **un chemin de foi**. Elle est aussi, inséparablement, **un chemin d'amour** comme nous avons commencé à le voir : **l'espérance**, en effet, **nous ouvre au don de la charité** (cf. Rm 5, 5) qui nous fait aimer Dieu par-dessus tout et les autres pour l'amour de Dieu. On peut dire, pour reprendre une expression de Jean-Paul II, que « **la douleur approfondit l'amour** »⁶¹, autrement dit qu'**elle le purifie** en brisant le fond d'orgueil et d'esprit de possession qui habite en nous. Elle donne à l'homme la possibilité d'« aimer le Père » (cf. Jn 14, 31) jusqu'à la « remise de son âme » (cf. 1 P 4, 19), l'abandon total entre ses mains⁶². Le Christ a assumé toute souffrance humaine⁶³ pour ouvrir un chemin de foi, d'espérance et d'amour à tout homme qui souffre. C'est lui « l'initiateur de notre foi » (He 12, 2) et « notre espérance » (1 Tm 1, 1), c'est lui qui nous fait aller au Père en nous faisant entrer dans « la charité qui est en lui » (cf. 1 Tm 1, 14). C'est « **avec lui** » que **nous serons « glorifiés »** de la gloire de l'amour⁶⁴ « si du moins nous souffrons avec lui » (Rm 8, 17). C'est ainsi que la Rédemption s'accomplit en nous dans la souffrance, en tant

⁶⁰ *Dokimè* signifie littéralement l'indice probant, la preuve.

⁶¹ Comme l'a dit Jean-Paul II lors de la messe de canonisation d'Édith Stein le dimanche 11 octobre 1998, place Saint-Pierre : « **Le véritable message de la douleur est une leçon d'amour. L'amour rend la douleur féconde et la douleur approfondit l'amour** » (O.R.L.F. n° 41, 13 octobre 1998).

⁶² L'abandon est, en effet, la forme la plus haute de notre amour pour Dieu : c'est en enfants bien-aimés que nous devons et pouvons aimer Dieu en vérité.

⁶³ « **Il a été éprouvé en tout comme nous à l'exception du péché** » (He 4, 15), c'est-à-dire aussi à l'exception de cette torture ou plutôt de cet « enfer » intérieur que l'homme s'inflige à lui-même en nourrissant volontairement la haine, la jalousie, la rancune...

⁶⁴ Au sens où comme l'explique Jean-Paul II : « **Si en effet la Croix a représenté aux yeux des hommes le dépouillement du Christ, elle a représenté en même temps aux yeux de Dieu son élévation**. Sur la Croix, le Christ a atteint et réalisé sa mission en toute plénitude : en accomplissant la volonté de son Père il s'est réalisé en même temps lui-même. Dans la faiblesse il a manifesté sa puissance, et dans l'humiliation, toute sa grandeur messianique » (*Salvifici doloris*, n° 22).

qu'épreuve, comme en un « travail d'enfantement » (cf. Rm 8, 22). La Croix apparaît ici comme **la source d'une vie nouvelle** pour celui qui accepte de se laisser conduire par l'unique Pasteur⁶⁵. Il nous faut voir maintenant **comment celui qui vit ainsi sa souffrance dans l'amour peut participer à l'œuvre de la Rédemption**, devenir sauveur s'étant laissé sauver.

1. Appelés à aimer en vivant librement et consciemment la Croix pour les autres

Il faut nous rappeler ici comment le Christ a accompli l'œuvre de la Rédemption sur la Croix : « Tout Fils qu'il était, il apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance » (He 5, 8) et ainsi, « par l'obéissance d'un seul, la multitude a été constituée juste » (cf. Rm 5, 19) en étant libérée de la désobéissance du péché. **Par son abandon total**⁶⁶, le Christ a « réparé » pour toutes nos désobéissances, nos révoltes. Il a vaincu le péché et la mort en aimant le Père d'un amour qui surpasse le mal du péché et l'anéantit⁶⁷. **En vivant les épreuves** dans la foi, l'espérance et la charité, l'homme unit mystérieusement ses souffrances à celles du Christ, il « communique aux souffrances du Christ » (cf. Ph 3, 10) et, devenu lui-même semblable « au grain de blé tombé en terre qui meurt » (cf. Jn 12, 24), il peut porter du fruit pour le salut du monde. C'est ainsi que notre souffrance devient féconde pour les autres : dans notre union au Christ par l'amour, qui fait de nous les membres de son Corps mystique⁶⁸. Nous lui sommes « une humanité de surcroît en laquelle il renouvelle tout son Mystère »⁶⁹.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive » (Lc 9, 23). Dans la souffrance est contenu non seulement un appel à la foi, à l'espérance et à l'amour de Dieu en tant qu'il découle de l'espérance (cf.

⁶⁵ Dans le Christ, la souffrance qui était liée au « péché qui est entré dans le monde » (cf. Rm 5, 12) a été liée à l'amour pour devenir le chemin d'une recreation de notre humanité comme l'a si bien exprimé Jean-Paul II lors de son voyage en Arménie durant la messe célébrée le 27. 09. 2001 à Etchmiadzine : « Vous (les chrétiens arméniens) êtes nés sur la Croix du côté transpercé du Christ (cf. Jn 19, 34). Vous avez à cœur la Croix, car vous savez qu'elle est la vie et non la mort, la victoire et non l'échec. (...) **Vous vous êtes chargés de votre Croix** (cf. Mt 16, 24) **et celle-ci ne vous a pas anéantis ! Elle vous a même recréés de façon mystérieuse et merveilleuse** » (O.R.L.F., n° 40, 2. 10. 2001).

⁶⁶ « Au moment où il (le Christ) s'identifie à notre péché, **“abandonné” par son Père, il “s'abandonne” entre les mains de son Père** » (Jean-Paul II, *Novo millennio ineunte*, n° 26).

⁶⁷ Comme l'explique Jean-Paul II : « Dans sa souffrance, les péchés sont effacés précisément parce que lui seul, comme Fils unique, a pu les prendre sur lui, les assumer avec un amour envers le Père qui **surpasse le mal du péché** ; en un certain sens, il **anéantit** ce mal dans l'espace spirituel des relations entre Dieu et l'humanité, et il remplit cet espace avec le bien » (*Salvifici doloris*, n° 17).

⁶⁸ Comme l'enseigne Jean-Paul II : « Elle (la Rédemption) vit et se développe comme le corps du Christ – l'Église –, et dans cette dimension toute souffrance humaine, **en vertu de l'union dans l'amour au Christ**, complète la souffrance du Christ. (...) **Le mystère de l'Église** – de ce corps qui complète aussi en lui-même le corps crucifié et ressuscité du Christ – **indique l'espace** dans lequel les souffrances humaines complètent les souffrances du Christ » (*Salvifici Doloris*, n° 24). Puisqu'elle se réalise en définitive par l'amour divin, il me semble que cette communion aux souffrances du Christ peut se vivre au-delà des frontières visibles de l'Église dans le mystère du Corps mystique du Christ.

⁶⁹ Selon l'expression de la bienheureuse Élisabeth de la Trinité.

Rm 5, 5) mais aussi **un appel à suivre le Christ⁷⁰ dans son œuvre de Rédemption**, un appel à « donner sa vie » ou plus exactement à « déposer son âme »⁷¹ (entre les mains du Père) pour les autres. Celui qui connaît le Christ et veut le suivre dans son amour pour lui⁷² est appelé à **aller jusqu'au bout de l'abandon au Père dans la foi en la valeur rédemptrice de cet abandon**, en sujet libre et conscient. Il est appelé à accueillir la Croix dans son cœur et à la porter dans sa vie en vivant son chemin de renoncement à lui-même et d'abandon « pour ses amis ». Là est le pur amour, le don désintéressé de soi vécu d'une manière toute cachée aux yeux du monde. Ce n'est plus seulement l'amour pour Dieu, mais en même temps, inséparablement, **l'amour pour les autres**, qui peut parvenir ainsi à sa perfection, un amour vécu en réponse à l'appel du Christ : « Suis-moi » si « tu m'aimes » (cf. Jn 21, 17.19)⁷³. Tel est le sens de **l'offrande de nos souffrances⁷⁴ et de toute notre vie⁷⁵**.

2. Croire en la puissance rédemptrice de l'abandon dans nos relations conflictuelles

« Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons (...) » (Mt 5, 44-45). D'une manière particulière, **lorsque nous souffrons à cause des autres, Dieu nous appelle à souffrir pour eux** « sans nous faire justice à nous-mêmes » (cf. Rm 12, 19). « Bien plutôt, si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui

⁷⁰ « Il (le Christ) appelle ses disciples à prendre leur Croix et à Le suivre car il a souffert pour nous, Il nous a tracé le chemin afin que nous suivions ses pas. **Il veut en effet associer à son sacrifice rédempteur ceux-là même qui en sont les premiers bénéficiaires** » (CEC, n° 618).

⁷¹ Selon le sens littéral de Jn 15, 13.

⁷² Comme l'a dit Jean-Paul II lors de la messe de canonisation d'Édith Stein : « La nouvelle sainte nous enseigne, enfin, que **l'amour pour le Christ passe à travers la douleur**. Celui qui aime vraiment ne s'arrête pas face à la perspective de la souffrance : **il accepte la communion dans la douleur avec la personne aimée.** »

⁷³ Comme le montre Jean-Paul II : « Elle (la souffrance) est en effet, par-dessus tout, un appel. Elle est une vocation. **Le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : "Suis-moi" ! Viens !** Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance ! Par ma Croix ! » (*Salvifici doloris*, n° 26).

⁷⁴ L'offrande de nos souffrances ne peut se réduire à un acte de volonté sec et nu même si c'est toujours possible et bon de le faire. Pour être pleinement vraie et féconde, elle demande que nous fassions le chemin de foi, d'espérance et d'amour qui nous fera communier à l'abandon du Christ sur la Croix. Offrir sa souffrance signifie alors d'une manière très concrète offrir nos efforts d'abandon.

⁷⁵ Il nous faut **redécouvrir le sens de cette offrande** à travers laquelle s'exprime le don total de nous-mêmes à Dieu dans l'abandon pour le salut du monde. Elle est possible en toute circonstance et non pas seulement dans la souffrance. Écoutons Marthe Robin : « Le prêtre prend l'hostie entre ses mains et il l'offre à Dieu. Vous aussi vous avez à faire à Dieu l'offrande de votre hostie qui est toute spirituelle : et c'est vous-même. **Prenez-vous donc tout entière et sans faire de réserve et offrez-vous à Dieu avec Jésus**, la divine Victime sans cesse immolée pour le salut de tous. Prenez votre corps avec tous ses sens, votre âme avec toutes ses pensées, votre volonté avec tous ses vœux, votre cœur avec toutes ses affections ; prenez votre vie tout entière, votre vie de chaque jour avec tous vos travaux, vos souffrances, vos peines, vos luttes, vos efforts, vos bonnes actions et dites à Dieu : **Seigneur, tout cela est pour vous, je vous offre tout en union avec mon Jésus, par le Cœur immaculé de ma Mère** et avec votre prêtre au saint sacrifice de l'autel. » (Revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62, *Contempler, une activité d'homme*, p. 46.)

à boire, ce faisant, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête. **Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien** »⁷⁶ (Rm 12, 20-21). C'est ainsi que nous « remettons nos âmes au Créateur fidèle en faisant le bien » (cf. 1 P 4, 19) sans « nous lasser » mais en attendant « la récolte » (cf. Ga 6, 9). **Omnia vincit amor** : l'amour, lorsqu'il va jusqu'à l'abandon total au Père en faisant le bien, est plus fort que tout : il « supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout » (1 Co 13, 7). Et cette persévérance dans l'amour, portée par la certitude de sa victoire sur le péché, nous la vivons dans la foi au Christ, « fixant nos yeux sur notre Chef », qui « endura une croix dont il méprisa l'infamie et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu »⁷⁷ (He 12, 2). « **Porter le fardeau les uns des autres** » (cf. Ga 6, 2) en « revêtant des entrailles de compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience » (cf. Col 3, 12) – c'est-à-dire « en ayant entre nous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus » (cf. Ph 2, 5) – apparaît comme la première manière dont nous pouvons **vivre chaque jour le combat de la charité dans l'épreuve de la souffrance**⁷⁸. Dans ce combat, gardons conscience que ce qui donne sa force rédemptrice à nos efforts d'humilité, de douceur et de patience, c'est la profondeur de notre abandon au Père dans le sacrifice de nous-mêmes, de notre volonté propre⁷⁹.

3. Vivre la Croix comme le chemin de la joie

« En ce moment, **je trouve ma joie dans les souffrances** que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1, 24). La joie est le fruit et le signe de notre amour et de notre union au Père. Le Père aime le Fils parce qu'il donne sa vie, il nous aime aussi lorsque nous donnons notre vie à sa suite. Autrement dit, par le sacrifice de nous-mêmes pour les autres vécu dans l'abandon total, nous « devenons fils de notre Père » (Mt 5, 45). Nous entrons par là même dans une intimité nouvelle avec le Fils, partageant les pensées et les sentiments intimes de son cœur dans cette « perfection » de l'amour (cf. Mt 5, 47). Sans pour autant rechercher la souffrance⁸⁰, il devient ainsi possible d'**aimer la Croix comme le lieu privilégié d'une union intime au Christ, c'est-à-dire aussi de la joie très pure** qu'il réserve à ses amis⁸¹.

⁷⁶ « “Prends la Croix !”, accueille-la, **ne te laisse pas écraser sous le poids des évènements, mais vaincs avec le Christ le mal et la mort !** Si tu fais de l'Évangile de la Croix ton projet de vie, si tu suis Jésus jusqu'à la Croix, tu te retrouveras toi-même en plénitude ! » (Jean-Paul II, Rencontre avec les jeunes de Rome, le 2 avril 1998 ; en préparation aux J.M.J. de l'An 2000, O.R.L.F., n° 14, 7 avril 1998.)

⁷⁷ « Or, **c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces**, lui qui n'a pas commis de faute (...), lui qui insulté ne rendait pas l'insulte, souffrant ne menaçait pas, mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice ; lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps... » (1 P 2, 21-24).

⁷⁸ Que nous soyons confrontés à d'autres ou non, nous avons de toute façon à **nous supporter nous-mêmes** avec humilité, douceur et patience, et cela peut être plus dur que de supporter les autres.

⁷⁹ Tout doit être vécu, en ce sens, « dans la crainte du Christ » (Ép 5, 21), c'est-à-dire dans la conscience du Mystère pascal qui traverse nos vies et se renouvelle en nous.

⁸⁰ Comme Marthe Robin nous le fait comprendre : « Ne nous créons pas nos souffrances, mais quand elles se présentent, comme Jésus, comme Marie, portons-les vaillamment. **La souffrance prend la valeur que lui donne celui qui la porte.** De grâce ne souffrons pas pour rien, c'est trop

VI. « VENEZ À MOI, VOUS QUI PEINEZ »

Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment dans la souffrance, l'homme était appelé à répondre à l'appel du Christ en allant jusqu'au bout d'une offrande libre et consciente de lui-même pour le salut du monde. Cette réponse ne peut qu'être le fruit d'**un long et difficile chemin**, semblable à celui des Hébreux dans le désert, un chemin durant lequel l'homme peut être tenté particulièrement par le repliement sur lui-même, la révolte, la culpabilité ou le découragement. Voyons **comment vivre ce combat spirituel** dans le Christ pour trouver en lui le soulagement et la force dont nous avons besoin pour nos âmes et nos corps.

1. De « l'amour du néant » à l'amour de la Croix

Il est bon d'abord de prendre conscience qu'il y a des angoisses et même des tristesses qui font partie des souffrances morales que l'homme est appelé à traverser à la suite du Christ, mais **Dieu ne veut jamais que nous nous rendions « malheureux »** au sens d'un désespoir et d'un dégoût de nous-mêmes, il ne veut jamais que nous nous lamentions sur nous-mêmes et que nous tombions dans la « déprime » au sens commun du terme⁸². Il ne veut pas que nous nous laissions aller à **une mauvaise « passivité »**⁸³, que nous devenions « inertes »⁸⁴, là où nous sommes appelés à nous abandonner au Père en esprit et en vérité, c'est-à-dire en accomplissant notre devoir d'état, en faisant notre possible pour surmonter l'épreuve. Saint Paul fait bien la distinction quand il dit : « La tristesse selon Dieu produit en effet un repentir salutaire qu'on ne regrette pas ; **la tristesse du monde, elle, produit la mort »**⁸⁵ (2 Co 7, 10).

triste... Je connais maintenant la JOIE la plus pure, la plus douce qu'on puisse connaître : celle de vivre pour les autres et pour leur bonheur. **C'est en pensant aux souffrances de Jésus-Christ, à son amour rayonnant sur la croix**, que je suis parvenue à m'unir à Lui dans une communion intime et constante. »

⁸¹ Comme l'explique d'une autre manière Jean-Paul II : « Au fur et à mesure *que l'homme prend sa croix*, en s'unissant spirituellement à la Croix du Christ, le sens salvifique de la souffrance se manifeste à lui (...). **C'est alors que l'homme trouve dans sa souffrance la paix intérieure et même la joie spirituelle** » (*Salvifici doloris*, n° 26).

⁸² Précisons ici qu'on peut éprouver en soi un fond dépressif sans pour autant déprimer parce qu'on n'y adhère pas, on ne se complaît pas dedans.

⁸³ Au sens où Jean-Paul II enseigne que « la révélation par le Christ du sens salvifique de la souffrance **ne s'identifie nullement à une attitude de passivité**. C'est tout le contraire. **L'Évangile est la négation de la passivité en face de la souffrance** » (*Salvifici doloris*, n° 30), tant vis-à-vis de la souffrance des autres que vis-à-vis de notre propre souffrance. Si elle est vécue en vérité, l'humble acceptation de tout ce qui nous arrive (cf. Si 2, 4) ne nous incite pas à démissionner, mais elle nous procure la grâce de mener notre combat contre le mal dans et par l'amour. D'une manière particulière, quand l'homme est touché par la maladie, il est appelé, dans son chemin d'abandon lui-même, à « prendre soin de son corps » (cf. Ép 5, 29) par obéissance à Dieu.

⁸⁴ Au sens où l'Écriture dit : « **Redressez vos mains inertes et vos genoux fléchissant** (...) afin que le boiteux ne dévie point, mais plutôt qu'il guérisse » (He 12, 5.12).

⁸⁵ En ce sens-là aussi le Siracide nous avertit : « **Ne te laisse pas aller à la tristesse et ne t'abandonne pas aux idées noires**. La joie du cœur, voilà la vie de l'homme, la gaîté, voilà ce qui

Dans sa souffrance, l'homme peut perdre le goût de vivre et, à partir de là, être tenté de se laisser aller à « l'amour du néant » (cf. Ps 4, 3). **Le véritable amour de la Croix ne peut qu'être un amour surnaturel** qui ne fait qu'un avec notre amour du Christ Crucifié⁸⁶. Il se reconnaît à la joie proprement surnaturelle qu'il suscite en notre âme⁸⁷. Il ne peut **se confondre avec le rejet de la vie** que Dieu nous a donnée. Quand le Christ dit dans son agonie : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! » (Mt 26, 39), il nous montre qu'il demeure dans l'amour de la vie, dans l'amour de lui-même, de son corps. Le Christ est allé jusqu'au bout de la kénose, de l'anéantissement sans jamais rien renier de son humanité, sans jamais donner prise à cette sorte d'« **inclination à la mort** » qui habite l'homme depuis le péché originel⁸⁸, et qui fait dire à saint Paul que « **le désir de la chair, c'est la mort**, tandis que le désir de l'Esprit, c'est la vie et la paix » (Rm 8, 6)⁸⁹.

Plus nous irons loin dans notre ouverture de la vie par amour pour le Père, plus nous pourrions communier en profondeur aux souffrances du Christ. Demeurer complice d'un esprit de mort ou de mépris de notre corps serait, en réalité, une manière de fuir la Croix, de fuir cette profondeur de souffrance que seule une humanité ouverte à la vie peut éprouver. Laissons plutôt le Christ nous réconcilier avec notre vie humaine⁹⁰. Cela signifie concrètement qu'il

prolonge ses jours. **Trompe tes soucis, console ton cœur, chasse la tristesse : car la tristesse en a perdu beaucoup**, elle ne saurait apporter de profit. Passion et colère abrègent les jours, les soucis font vieillir avant l'heure» (30, 21-24).

⁸⁶ Autrement dit, ne cherchons pas à aimer nous-mêmes la souffrance comme l'explique saint Louis-Marie Grignon de Montfort : « Quand on vous dit d'aimer la croix, on ne parle pas d'un amour sensible, qui est impossible à la nature... **Dieu ne demande pas de vous que vous aimiez la croix de la volonté de chair**... Il y a un autre amour, de la cime et de la pointe de l'âme, par lequel, sans ressentir aucune joie dans les sens, on aime cependant et on goûte, par la vie de la pure foi, la croix que l'on porte » (cité dans la revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62 - *Contempler, une activité d'homme*, p. 26).

⁸⁷ Écoutons Marthe Robin : « **Souffrir comme Jésus, en Jésus, pour Jésus**, me consumer d'amour pour sa gloire, **c'est tout mon bonheur et ma joie de vivre**... c'est aussi ma plus grande gloire ! J'ai dit gloire, parce que toute ma gloire est dans la Croix de Jésus... (...) Ah ! si l'on savait ce que l'amour de la souffrance, ce que l'Esprit met de gaieté et de paix dans une âme qui s'abandonne à Dieu, et **tout ce qu'il supprime d'inutiles souffrances**, on s'agenouillerait de bonheur, d'admiration, de reconnaissance » (Revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62 - *Contempler, une activité d'homme*, p. 26).

⁸⁸ Comme l'enseigne l'Église : « ... l'immense misère qui opprime les hommes et **leur inclination au mal et à la mort** ne sont pas compréhensibles, sans leur lien avec le péché d'Adam (...) » (CEC, n° 403).

⁸⁹ « Se renier soi-même » (cf. Lc 9, 23) signifie mourir à soi-même, à notre moi possessif, orgueilleux et dominateur. Cela signifie passer d'une vie foncièrement centrée sur soi à une vie pour Dieu, à Dieu. Cela ne signifie pas nier notre humanité, ni refouler nos désirs et nos passions naturelles.

⁹⁰ Le Christ a tout assumé pour tout sanctifier. Il a voulu, pour cela, d'abord nous réconcilier avec notre condition humaine, avec notre sensibilité, nos émotions, nos besoins et nos instincts naturels en même temps qu'il nous réconciliait avec le Père, notre Créateur. En effet, **c'est en accueillant notre humanité en lui**, chaque jour davantage, **que nous pourrions laisser Dieu** la sanctifier, **la diviniser**. L'accueillir en lui signifie la recevoir de la main du Père comme le don de son amour, comme le chemin qu'il a choisi pour nous : c'est dans la faiblesse même de notre condition charnelle que nous pourrions nous ouvrir à son amour dans la foi et l'espérance. « Il n'y a eu que oui en lui (le Christ) » (2 Co 1, 19) pour qu'il n'y ait que oui en nous. Notre oui à Dieu ne peut qu'être en même temps un oui à la vie. Si nous ne laissons pas ce « oui à la vie » grandir en nous, notre acceptation des épreuves

nous faut **apprendre à aimer les épreuves**, les « tenir pour une joie suprême » (cf. Jc 1, 2) **sans pour autant les désirer** et encore moins les rechercher. Autrement dit, être prêts à les recevoir de la main de Dieu si telle est sa volonté, sans aller au-devant dans une attitude d'héroïcité humaine très différente d'une attitude de foi et d'espérance. **Même nos mortifications volontaires doivent être vécues « par l'Esprit »** (Rm 8, 13), en nous laissant mener par lui et non par « les volontés de la chair » (cf. Ép 2, 3). Ne cherchons pas à dépasser nos limites, respectons notre corps et notre psychisme, ne confondons pas l'amour de la Croix avec une générosité humaine sans discernement.

2. Nous unir humblement au Christ dans l'expérience de notre faiblesse

Pensons plutôt que le Christ, dans son amour pour nous, a voulu « être éprouvé en tout comme nous, à l'exception du péché » (cf. He 4, 15), c'est-à-dire vivre toute notre condition humaine dans un total abandon au Père pour que **nous puissions tout vivre, tout éprouver en lui et comme lui**, dans la même ouverture au Père et à la vie, le même amour, la même joie surnaturelle. Ainsi dans nos épreuves, nous sommes appelés à « sentir » les choses (cf. Ph 2, 5) comme le Christ les sent et, d'une manière particulière, à **nous unir à lui dans nos angoisses, nos tristesses**. Nous échapperons ainsi à « la tristesse du monde » pour cette « tristesse selon Dieu » qui sauve le monde parce qu'elle est communion au Christ dans **le mystère de son agonie**. N'ayons pas peur d'épancher notre cœur devant lui, de « nous décharger de toute notre inquiétude » (cf. 1 P 5, 7) et de notre peur, c'est-à-dire aussi de nos souffrances inutiles⁹¹ : si nous les reconnaissons humblement devant lui, il nous en libèrera⁹². Ne nous imaginons pas loin de lui dans l'expérience de notre faiblesse humaine, **ne cherchons pas être stoïques**, à surmonter par nous-mêmes notre tristesse puisque le Christ, lui, n'a pas été impassible, mais il a assumé notre faiblesse avec une sensibilité d'une extrême

risquera toujours d'être contaminée par d'obscurs désirs de mort. Cela dit, précisons ici que **l'on peut très bien demeurer comme incapable d'aimer la vie, en raison de blessures profondes, sans pour autant la rejeter**. C'est pourquoi nous parlons ici d'accueil de la vie parce qu'on peut dire oui à la vie par amour pour le Père qui nous l'a donnée, conscients que le refus de cette vie serait un refus de son amour, sans pour autant éprouver de l'amour pour cette vie. Inversement, on peut dire que certains jouissent d'un amour naturel de la vie sans pour autant l'accueillir intérieurement comme un don du Père.

⁹¹ Quand nous vivons mal nos épreuves, celles-ci sont accrues, ou plutôt alourdies, par des souffrances que nous nous créons nous-mêmes et qui sont inutiles. Le Christ nous en avertit lui-même lorsqu'il dit : « **Ne vous inquiétez donc pas du lendemain** : demain s'inquiétera de lui-même. **À chaque jour suffit sa peine** » (Mt 6, 34). À chaque jour suffit sa Croix, cette Croix que le Christ nous appelle à porter à sa suite sans « permettre que nous soyons tentés au-delà de nos forces » (2 Co 10, 13). Ces souffrances morales que nous rajoutons nous-mêmes en nous inquiétant, en nous culpabilisant, en nous refermant sur nous-mêmes, d'une manière ou d'une autre, ne peuvent constituer un chemin de sanctification puisque le Christ ne les a pas connues dans son abandon total au Père. La souffrance est un chemin de grâce pour autant qu'elle est une croix, mais il y a des souffrances morales qui sont **mauvaises** et qu'il faut rejeter.

⁹² Le Christ a voulu dans son agonie « frémir », pour reprendre le terme utilisé par Jean-Paul II (cf. *Salvifici doloris*, n° 18), éprouver l'angoisse et la tristesse que nous ressentons naturellement devant la souffrance et la mort. Mais dans son abandon au Père, il n'a pas laissé son angoisse dégénérer en peur.

délicatesse et perfection⁹³ pour que nous puissions être « faibles en lui » (2 Co 13, 4), c'est-à-dire **vivre saintement notre faiblesse**⁹⁴.

3. Trouver soulagement dans le Cœur blessé du Christ à travers les sacrements

Quand nous sommes tentés de nous laisser « écraser »⁹⁵ par les épreuves, laissons le Christ nous appeler à lui : « **Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi, je vous soulagerai.** Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 28-29). Si nous nous ouvrons à lui en vérité avec tous les sentiments qui sont en nous, sans rien refouler de notre humanité, nous goûterons le soulagement et la douceur de sa présence et de son amour, **nous trouverons refuge dans son cœur doux et humble**, « source de toute consolation ». Laissons-le humblement nous soulager et, pour cela, ne cherchons pas d'autre consolateur⁹⁶. Nous aurons alors le courage et la force nécessaires pour porter notre croix à sa suite jusqu'au bout sans « défaillir par lassitude de nos âmes » (He 12, 3). D'une manière particulière, quand nous sommes frappés par la maladie, Dieu, certes, ne nous guérit pas toujours, mais nous pouvons être certains qu'**il veut nous donner le réconfort et le soulagement dont nous avons besoin pour tenir.** C'est « du Cœur blessé de notre Rédempteur que coule avec abondance la grâce des sacrements »⁹⁷. Ils sont tous **des touchers de l'Amour divin sur les blessures** de nos âmes et de nos corps. C'est le Christ vivant et vivifiant qui agit en eux. C'est à travers eux – et tout spécialement à travers les trois « viatiques », c'est-à-dire le sacrement de pénitence, le sacrement des malades et le sacrement de l'eucharistie⁹⁸ – qu'il veut nous donner la force d'aller jusqu'au bout de notre chemin d'abandon et d'offrande dans la souffrance.

⁹³ « Car le Corps de Jésus-Christ, formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, **jouit d'un pouvoir de sentir et de percevoir très parfait**, plus, assurément, que tous les autres corps des hommes » comme l'a souligné Pie XII (*Haurietis aquas*, n° 27).

⁹⁴ Comme l'explique Pie XII en citant saint Augustin : « “Mais **ces affections de l'infirmité humaine**, comme la chair même de l'humanité infirme et la mort de la chair humaine, **le Seigneur Jésus les a prises**, non par nécessité de sa condition, mais par une volonté de miséricorde, **pour transfigurer en lui-même son Corps**, qui est l'Église, dont il a daigné être la tête, c'est-à-dire ses membres qui sont ses saints et ses fidèles ; en sorte **que si l'un d'eux venait dans les épreuves humaines à s'attrister et à souffrir, qu'il ne s'estime pas pour cela soustrait à la grâce** ; ce ne sont pas là des péchés, mais des marques de l'infirmité humaine, et, comme le chœur s'accorde à la voix qui entonne, ainsi son corps se modèlerait sur son propre Chef” » (*Haurietis aquas*, n° 25).

⁹⁵ Au sens où Jean-Paul II dit : « **Si l'on sait écouter la Croix, elle engendre le salut et apporte la sérénité**, comme le prouvent tant de beaux témoignages de jeunes croyants. **Sans Dieu, la Croix nous écrase ; avec Dieu, elle nous rachète et nous sauve** » (Rencontre avec les jeunes de Rome, le 2. 04. 1998 ; O.R.L.F., n° 14, 7. 04. 1998).

⁹⁶ Renonçons à nous faire plaindre tout en accueillant humblement les marques de compassion des autres. Rappelons-nous ce que Thérèse disait à sa sœur Céline : « **Si l'on vous plaint, ce serait une consolation. Si on ne vous plaint pas, réjouissez-vous-en !** À votre place, j'aimerais cet extrême et je m'y complairais » (Conseils et souvenirs, Cerf, Paris 1996, p. 155).

⁹⁷ Pour reprendre les expressions de Pie XII dans *Haurietis aquas*, n° 39.

⁹⁸ « Elle (l'Église) croit en la **présence vivifiante du Christ, médecin des âmes et des corps.** Cette présence est particulièrement agissante **à travers les sacrements**, et de manière spéciale **par**

VII. VIVRE ET ANNONCER L'ÉVANGILE DE LA CROIX

1. Introduction : De la nécessité d'annoncer l'Évangile de la Croix

Le Christ a voulu « être éprouvé en tout comme nous » (He 4, 15) pour devenir pour nous le Bon Berger qui prend soin de ses brebis et les guide vers de frais pâturages. Il a passé « en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tyrannisés par le diable » (Ac 10, 38). L'Église est son Corps et elle n'a d'autre but que de **permettre à tout homme d'expérimenter sa présence vivante et vivifiante**⁹⁹, tout particulièrement par l'annonce de la Parole et par les sacrements. Et si, pour cela, elle doit aller à la rencontre de tout homme, elle a « le devoir de *rechercher la rencontre avec l'homme* d'une façon particulière sur le chemin de sa souffrance »¹⁰⁰, que celle-ci soit physique ou morale¹⁰¹. Autrement dit, parce que la souffrance est pour tout homme le lieu privilégié de l'union au Christ, elle est aussi pour l'Église **le lieu privilégié de sa mission d'évangélisation et de sanctification**. C'est pourquoi, dans un monde qui suit un chemin de ruine et qui est tenté de désespérer, l'Église ne peut pas ne pas **annoncer l'Évangile de la Croix** pour permettre à tout homme de se mettre à l'écoute de la Croix, de s'ouvrir à « la révélation *de la force salvifique et du sens salvifique* de la souffrance »¹⁰² et d'entrer ainsi dans l'espérance¹⁰³ : « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16.) Même si « le langage de la Croix » sera toujours « un signe de contradiction », « scandale pour les juifs et folie pour les païens »¹⁰⁴

l'Eucharistie, pain qui donne la vie éternelle (cf. Jn 6, 54.58) et dont Paul insinue le lien avec la santé corporelle (cf. 1 Co 11, 30) » (CEC, n° 1509).

⁹⁹ Comme l'a dit avec force Jean-Paul II : « Depuis le début de mon Pontificat, mes pensées, mes prières et mes actions ont été animées par un unique désir : **témoigner que le Christ, le Bon Pasteur, est présent et œuvre dans son Église**. Il est à la recherche permanente de chaque brebis égarée, il la reconduit à la bergerie, **il guérit ses blessures** ; il soigne la brebis faible et malade et protège celle qui est forte. Voilà pourquoi dès le premier jour, je n'ai cessé d'exhorter : "N'ayez pas peur d'accueillir le Christ et d'accepter sa puissance !" » (Homélie de la messe pour le XXV^e anniversaire de son élection sur la Chaire de Pierre, le 16 octobre 2003, O.R.L.F., n° 42, 21. 10. 2003).

¹⁰⁰ Comme l'a souligné Jean-Paul II dans *Salvifici doloris*, n° 3.

¹⁰¹ Et « plus encore même pour les nombreuses souffrances morales » (cf. *Salvifici doloris*, n° 29). Dans son discours aux Évêques des provinces ecclésiastiques de Bordeaux et Poitiers, Jean-Paul II a souligné dans le même sens comment, « à la suite du Christ, l'Église souhaite demeurer **proche des jeunes blessés de la vie**, pour lesquels le Seigneur a un amour de prédilection". Il s'agit d'"**inventer des pédagogies adaptées.**" » (le 13. 02. 2004, O.R.L.F., n° 7, 17. 02. 2004.)

¹⁰² *Salvifici doloris*, n° 25.

¹⁰³ Comme Jean-Paul II n'a pas manqué de le souligner à l'occasion de la canonisation du bienheureux Padre Pio de Pietrelcina, le 16. 06. 2002 : « **Comme la spiritualité de la Croix** vécue par l'humble capucin de Pietrelcina **est actuelle ! Notre époque a besoin d'en redécouvrir la valeur pour ouvrir son cœur à l'espérance** » (O.R.L.F., n° 25, 18. 06. 2002).

¹⁰⁴ Lors de la messe de canonisation d'Édith Stein, Jean-Paul II s'est écrié : « En tant qu'*épouse sur la Croix*, Sœur Thérèse Bénédicte n'écrivit pas seulement des pages profondes sur la "science de la croix", mais **parcourut jusqu'au bout le chemin à l'école de la Croix. Un grand nombre de nos contemporains voudraient faire taire la Croix. Mais rien n'est plus éloquent que la Croix que l'on oblige à taire !** Le véritable message de la douleur est une leçon d'amour. *L'amour rend la douleur féconde et la douleur approfondit l'amour* » (le 11. 10. 1998, O.R.L.F., n° 41, 13. 10. 1998).

(1 Co 1, 18.23), il apparaît, plus que jamais, comme **l'unique espérance**¹⁰⁵, la seule réponse radicale aux attentes d'un monde en quête de sens, comme « un Évangile supérieur »¹⁰⁶. Comment celui qui a découvert dans la Croix le chemin de l'amour et de la joie (cf. Col 1, 24) pourrait-il ne pas « faire part de sa propre découverte » à « tous ceux qu'elle peut aider »¹⁰⁷ ?

2. Se conformer au Christ crucifié par l'Eucharistie avec Marie

On ne peut annoncer cet Évangile qu'en le vivant soi-même. C'est la raison pour laquelle, à travers le message et l'exemple de Jean-Paul II, l'Esprit appelle l'Église, d'une manière pressante, à « **aller vers la profondeur** »¹⁰⁸ pour qu'elle soit à même d'accomplir la « nouvelle évangélisation », c'est-à-dire l'évangélisation d'un monde blessé¹⁰⁹. Le Christ vit à nouveau sa passion dans notre monde et il appelle ses amis à le suivre de plus près pour l'aider à sauver ce monde¹¹⁰. Les chrétiens doivent, les premiers, **se laisser « interpeller »**¹¹¹

¹⁰⁵ « Sainte Bernadette elle-même, durement éprouvée par le mal physique, s'exclama un jour : “Croix de mon Sauveur, croix sainte, croix digne d'adoration, **en vous seule je place ma force, mon espérance et ma joie. Vous êtes l'arbre de la vie, l'échelle mystérieuse** qui unit la terre au ciel et l'autel sur lequel je veux me sacrifier, en mourant pour Jésus” (M.B. Soubirous, *Carnet de notes intimes*, p. 20) » (Jean-Paul II, *Discours à l'occasion de la célébration de la IXème Journée mondiale du Malade*, le 11. 02. 2001, O.R.L.F. N. 8 – 20. 02. 2001).

¹⁰⁶ Nous reprenons ici une expression audacieuse utilisée par Jean-Paul II au cours de l'Angelus du 29 mai 1994, où, de retour d'un séjour de quelques semaines à l'hôpital *Policlinico Gemelli* de Rome, il témoigna de ce qu'il avait compris en méditant : « J'ai compris que je dois faire entrer l'Église du Christ dans ce troisième millénaire par la prière, par différentes initiatives, mais j'ai vu que cela ne suffisait pas : il fallait l'y faire entrer par la souffrance, avec l'attentat d'il y a treize ans et avec ce nouveau sacrifice. Pourquoi maintenant, pourquoi en cette année, pourquoi en cette Année internationale de la Famille ? Précisément parce que la famille est menacée, la famille est agressée. Le Pape doit être agressé, le Pape doit souffrir, pour que chaque famille et le monde entier voient que **c'est un Évangile, supérieur**, dirais-je : **l'Évangile de la souffrance avec lequel il faut préparer l'avenir**, le troisième millénaire des familles, de chaque famille et de toutes les familles » (cité dans O.R.L.F., n° 6, 10. 02. 2004).

¹⁰⁷ *Salvifici doloris*, n° 1. **L'homme qui souffre a besoin**, plus que tout autre peut-être, **d'être confirmé** dans ce que l'Esprit murmure à son cœur, dans ce que, peu à peu, il entrevoit du sens de sa souffrance. Il a besoin d'être soutenu par une parole pleine de foi pour passer de la « sagesse du monde » à la « folie de Dieu » (cf. 1 Co 1, 20.25). **Il a besoin d'être accompagné**, selon une pédagogie adaptée à chaque moment du chemin, pour ne pas se refermer sur sa souffrance, mais s'ouvrir à Dieu à travers elle.

¹⁰⁸ « **“Duc in altum – Avance en eau profonde”** (Lc 5, 4). **Il s'agit d'une exhortation que je sens retentir constamment dans mon âme** » confiait récemment Jean-Paul II (cf. *Audience à des pèlerins slovaques en la fête des saints Cyrille et Méthode* le 14/02/2004 (O.R.L.F., n° 8, 24. 02. 2004).

¹⁰⁹ C'est ainsi que selon le Concile Vatican II : « **L'Église avance dans son pèlerinage à travers les persécutions du monde et les consolations de Dieu** », **annonçant la croix et la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne** (cf. 1 Co 11, 26). La vertu du Seigneur ressuscité est sa force pour lui permettre de **vaincre dans la patience et la charité les afflictions et les difficultés** qui lui viennent du dehors et du dedans, et de **révéler fidèlement au milieu du monde le mystère du Seigneur**, encore enveloppé d'ombre, jusqu'au jour où, finalement, il éclatera dans la pleine lumière » (*Lumen Gentium*, n° 8).

¹¹⁰ À l'issue de la projection du film « Quo vadis ? », Jean-Paul II a dit : « Au cours du grand Jubilé, le Christ a en un certain sens à nouveau traversé les routes de Rome et du monde entier. Et nous lui avons répété les paroles de Pierre, rapportées par saint Ambroise (*Serm. c. Auxentium*, 13) :

par la Croix pour « se consacrer au service de la Rédemption »¹¹² et laisser resplendir le mystère de gloire qui rayonne de la Croix¹¹³. Ils ont besoin, pour cela, d'aller plus loin dans la contemplation du Mystère à travers la méditation de l'Évangile et, plus encore, une intense vie eucharistique. En effet, par l'Eucharistie, le Christ veut nous associer, de manière intime, à son sacrifice : que nous puissions, en lui et par lui, « offrir nos corps en hostie vivante, sainte et agréable à Dieu » (cf. Rm 12, 1). C'est pourquoi **l'Esprit Saint appelle, plus que jamais, l'Église à « vivre de l'Eucharistie »**, y puisant la force d'épouser la Croix.

« Or près de la croix de Jésus se tenait sa mère (...) » (Jn 19, 25). Marie veut être, d'une manière particulière, la mère de ceux qui sont prêts à suivre le Christ jusqu'à la Croix, jusqu'à s'associer intimement à son sacrifice comme le disciple bien-aimé. C'est pourquoi, pour couronner l'Année Sainte, Jean-Paul II a voulu proclamer une Année du Rosaire pour inviter les fidèles à « **se conformer au Christ avec Marie** » dans la certitude qu'elle « peut nous éduquer et nous modeler (...) jusqu'à ce que le Christ soit “formé” pleinement en nous (cf.

“*Domine, quo vadis ?* Seigneur, où vas-tu ?” Jésus, comme à l'époque, nous a répondu : “*Venio iterum crucifigi. Je viens pour être à nouveau crucifié.*” **C'est-à-dire je viens renouveler mon don de salut à tous les hommes, à l'aube du troisième millénaire** » (O.R.L.F., n° 36, 4. 09. 2001).

¹¹¹ Je reprends cette expression à Jean-Paul II qui n'a pas peur d'exprimer avec force cette « interpellation » de la Croix : « Oui, **la Croix est inscrite dans la vie de l'homme**. Vouloir l'exclure de sa vie est comme vouloir ignorer la réalité de la condition humaine. C'est ainsi ! Nous sommes faits pour la vie, et pourtant, nous ne pouvons pas éliminer la souffrance et l'épreuve de notre histoire personnelle. **Et vous aussi, chers jeunes, ne faites-vous pas chaque jour l'expérience de la réalité de la Croix ?** Lorsqu'il n'y a pas d'harmonie dans la famille, lorsque les difficultés des études se font ressentir, lorsque les sentiments ne sont pas réciproques, lorsque l'insertion dans le monde du travail devient pratiquement impossible, lorsque pour des raisons économiques, l'on est contraint d'abandonner le projet de fonder une famille, lorsque l'on doit lutter contre la maladie, la solitude ou lorsque l'on risque d'être victime d'un dangereux manque de valeurs, **n'est-ce pas la Croix qui vous interpelle alors ?** » (Rencontre avec les jeunes de Rome, le 2. 04. 1998 ; O.R.L.F., n° 14, 7. 04. 1998).

¹¹² Comme l'a dit Jean-Paul II : « Aujourd'hui, comme hier et même plus qu'hier, **le monde a besoin que**, au milieu des vicissitudes, des conflits, des transformations des temps (...), **continue à vivre en son sein le “peuple nouveau” qui**, avec humilité, courage et persévérance, **se consacre au service de la Rédemption** et concrétise dans la bonne conduite chrétienne la force régénératrice de la Résurrection du Christ. **Voilà la mission des chrétiens comme évangélistes et témoins de la Rédemption dans l'histoire** (...) » (Audience générale du 6. 04. 1983).

¹¹³ Au terme de l'Année Sainte de la Rédemption, Jean-Paul II a confié aux jeunes la grande Croix de ce Jubilé. Vingt ans plus tard, il leur disait : « Le message que nous transmet la Croix n'est certainement pas facile à comprendre à notre époque. (...) Mais vous, chers jeunes, **n'ayez pas peur de proclamer en toute circonstance l'Évangile de la Croix. N'ayez pas peur d'aller à contre-courant !** » (Messe de la XIX^{ème} Journée mondiale de la Jeunesse le 4. 04. 2004, O.R.L.F., n° 14, 6. 04. 2004.) Il leur disait trois jours avant pour la préparation de cette journée : « Très chers jeunes : restez unis à la Croix ! Contemplez la gloire qui vous attend vous aussi. **Combien de blessures ressentent vos cœurs**, souvent provoquées par le monde des adultes ! (...) N'ayez pas peur de vous confier à Lui (le Christ). **Jésus sait que vous devez porter aujourd'hui sa Croix dans le monde**, pour aller à la rencontre des attentes de tant d'autres cœurs de jeunes (...). **Apportez partout et en toute occasion**, à temps et à contretemps (cf. 2 Tm 4, 2), **la puissance de la Croix**, afin que tous, également grâce à vous, puissent continuer de voir et de croire dans le Rédempteur de l'homme » (O.R.L.F., *Ibid.*).

Ga 4, 19) »¹¹⁴, « afin que chacun, dans le cheminement de la foi, Lui reste, avec elle, étroitement uni jusqu'à la Croix et que toute souffrance, régénérée par la force de la Croix, de faiblesse de l'homme qu'elle était, devienne puissance de Dieu »¹¹⁵. « Mère du Rédempteur », Marie nous introduit dans la profondeur du mystère de la Rédemption en même temps qu'elle « **conduit les fidèles à l'Eucharistie** »¹¹⁶, leur apprenant à en vivre la dimension sacrificielle¹¹⁷. Sans « l'accueillir chez nous » (cf. Jn 19, 27) en nous consacrant à son Cœur Immaculé, nous ne pourrions aller jusqu'au bout de cet abandon total au Père, qui permet une participation très intime à l'œuvre de la Rédemption.

3. Nous consacrer au Cœur de Jésus pour entrer dans la profondeur du Mystère

« Élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). C'est seulement en **nous laissant attirer nous-mêmes par l'amour du Crucifié** que nous pourrions en attirer d'autres. C'est en vivant « dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2, 20) que nous pourrions être à même d'annoncer l'Évangile de la Croix. Nous pourrions l'annoncer avec amour comme un mystère d'Amour : seul l'Amour peut parler au cœur de l'homme qui souffre pour l'appeler à avancer sur un chemin de foi et d'espérance jusqu'à « l'amour le plus grand ». À l'aube des temps modernes, alors que la charité commençait à se refroidir chez beaucoup, **le Christ a voulu manifesté** à Paray le Monial **son Cœur blessé** « qui a tant aimé le monde ». Il a voulu montrer à son Église ce symbole de son amour pour mieux révéler l'œuvre de la Rédemption comme un mystère d'amour. Le Cœur de Jésus, c'est l'Amour éternel qui se fait sensible¹¹⁸ pour que nous puissions être sensibles à lui, nous laisser attirer par lui. C'est l'Amour divin qui veut parler au cœur de l'homme et lui demande : « M'aimes-tu ? » Si nous ne nous laissons pas toucher par son Cœur blessé, nous n'aurons jamais la force de communier à ses souffrances. **Nous rapprocher du Cœur blessé de Jésus par le Cœur Immaculé de Marie dans une vie eucharistique**, telle semble bien être la signification la

¹¹⁴ *Rosarium Virginis Mariæ*, n° 15.

¹¹⁵ *Salvifici doloris*, n° 26.

¹¹⁶ *Redemptoris Mater*, n° 44.

¹¹⁷ « Durant toute sa vie au côté du Christ et non seulement au Calvaire, Marie a fait sienne la *dimension sacrificielle de l'Eucharistie* (...). Marie est présente, avec l'Église et comme Mère de l'Église, en chacune de nos célébrations eucharistiques. (...) Dans l'Eucharistie, **l'Église s'unit pleinement au Christ et à son sacrifice, faisant sien l'esprit de Marie** » (*Ecclesia de Eucharistia*, nn. 56-58). On peut aussi appliquer ici à tous les fidèles ce qu'il dit au sujet des prêtres : « Le prêtre reçoit le Cœur de Marie pour pouvoir **vivre l'Eucharistie dans les dispositions de son Cœur Immaculé** au Golgotha. Si saint Jean, le disciple au cœur pur, a eu besoin de la présence et de l'exemple de Marie au pied de la Croix pour vivre ces instants avec les dispositions qui conviennent, d'autant plus avons-nous **besoin de Marie** à l'autel **pour convertir nos cœurs au Mystère qui s'y accomplit**. Essayons d'être proche de cette Mère qui porte le mystère de la rédemption du monde inscrit d'une manière unique et incomparable dans son Cœur » (*Lettre aux prêtres* du 25 mars 1988, DC 1960 (1988) 393-394).

¹¹⁸ Comme le dit Jean-Paul II : « Dans le Christ, Dieu a vraiment assumé un "cœur de chair". Il n'a pas seulement un cœur divin, riche en miséricorde et en pardon, mais **il a aussi un cœur humain, capable de toutes les vibrations de l'affection** » (*Lettre apostolique Rosarium Virginis Mariæ*, n° 26).

plus profonde du *Duc in altum* de Jean-Paul II, pour que se lève un « **peuple nouveau** » **tout entier au service de la Rédemption**¹¹⁹.

¹¹⁹ Dans la continuité des appels prophétiques de Léon XIII qui écrivait dans son encyclique *Annum Sacrum* en préparation à **la consécration du monde au Sacré-Cœur** : « Une multitude de maux sévissent depuis longtemps dans le monde (...), il nous faut recourir à Lui qui est “la Voie, la Vérité et la Vie”. On s’est égaré : qu’on revienne dans le droit chemin. (...) **Nos innombrables blessures pourront enfin être guéries.** (...) Quand l’Église encore toute proche de ses origines subissait le joug des Césars, une croix apparut dans le ciel à un jeune empereur, c’était le signe et le présage d’une victoire complète. Voici que de nos jours, se présente à nos regards **un autre présage favorable et tout divin** : c’est le Cœur très sacré de Jésus, surmonté d’une croix et resplendissant d’un éclat incomparable au milieu des flammes. **En lui doivent se placer toutes nos espérances.** C’est à lui qu’il faut demander, c’est de lui qu’il faut attendre, le salut de l’humanité. » Pie XII disait de même : « Devant le spectacle de tant de maux, (...) où devons-nous chercher le remède ? Peut-on trouver une forme de piété supérieure au culte du Cœur de Jésus, qui réponde mieux au caractère propre de la foi catholique, qui subvienne aux besoins actuels de l’Église et du genre humain ? Quel culte plus noble, plus doux, plus salubre que celui-là, tout entier dirigé **vers l’amour même de Dieu** ? Enfin, quel stimulant plus efficace que l’amour du Christ – avivé et augmenté sans cesse par la dévotion au Cœur du Christ – pour amener les fidèles à vivre la loi évangélique, sans laquelle (...) il ne peut y avoir entre les hommes de paix digne de ce nom ? » (*Haurietis aquas.*)